

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** A. PÉRIER  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

**H. DE VILLEMESANT**  
 Fondateur  
 REDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS  
 ABONNEMENT  
 Trois Mois 15 30 60  
 Six Mois 27 50 75  
 Un An 50 95 120  
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Nos lecteurs trouveront, dans le Supplément gratuit de SIX PAGES qui accompagne ce numéro, le compte rendu sténographique, IN EXTENSO, de la première séance consacrée hier par la Cour de cassation au procès en révision.

M. le conseiller Ballot-Beaupré terminera aujourd'hui la lecture de son rapport.

Le FIGARO a pris toutes dispositions pour donner jour par jour la sténographie des séances de la Cour de cassation; et afin de ne pas modifier l'aspect habituel du journal, nous publierons, aussi longtemps que besoin en sera, un Supplément de QUATRE pages ou même de SIX pages, qui sera, comme tous nos Suppléments, envoyé gratuitement à tous les abonnés et délivré gratuitement à tous les acheteurs au numéro.

Nous prions les acheteurs au numéro d'avoir bien soin de réclamer, à leurs vendeurs, ce SUPPLÉMENT GRATUIT.

## LA PREMIÈRE SÉANCE

Une grande salle éclatante de dorures; au plafond, chargé de lourds ornements trop dorés, s'élevaient trois allées de Baudry et de Jules Lefebvre, d'un mauvais goût parfait; les murs, sont dorés aussi. L'architecte — on le sent d'instinct — a voulu donner à la décoration une certaine noblesse, mais il a échoué. Les ornements et la dorure au degré de la hiérarchie. La presse a un petit carré à sa disposition, au bout de la salle, à gauche, où l'on a beaucoup de peine à pénétrer; de là, l'on embrasse parfaitement l'ensemble. Midi moins un quart. Le public commence à arriver. Tout au fond, derrière le bureau où prendront place les présidents, se trouvent deux rangées d'invités, une cinquantaine de personnes au plus. On distingue M. Waldeck-Rousseau, le dessinateur Renouard, M. Jean Dupuy, sénateur, M. Lépine, ancien Préfet de police. A l'autre extrémité, juste devant nous par conséquent, faisant face au bureau, le reste du public, c'est-à-dire une soixantaine de dames et de jeunes filles, en toilette, coiffées de chapeaux de roses et de fleurs printanières. Plusieurs bancs sont occupés par des avocats; au premier rang : M. Morand et M. Demange. Quelques dessinateurs sont debout et prennent des croquis.

Et c'est tout. Le silence. Si on parle, c'est à voix très basse, quoique rien n'empêcherait de parler à voix haute, puisque l'audience n'est pas ouverte et que les magistrats ne sont pas là; mais un sentiment vague de majesté et de toute-puissance opprime les parleurs. Des gens qui se connaissent se font un petit signe, de loin, et sourient d'un air heureux et complice. Presque tous ceux qui sont là doivent être des « dreyfusards » qui ont voulu recevoir de la bouche même du juge l'étonnante parole de justice tellement attendue!

Midi. Un léger brouhaha trouble le silence de la salle. La Cour fait son entrée, sans aucune solennité, même sans ordre. Les quarante conseillers, habillés de rouge, coiffés de la toque noire à large ganse d'or, vont prendre leur place dans les profonds fauteuils de velours bleu sombre, en causant entre eux à voix haute.

M. Mazeau, président, est au milieu; à sa droite, le président Loew, et le président Ballot-Beaupré, rapporteur; à sa gauche, M. Tanon.

Les conseillers sont placés de chaque côté du bureau, sur deux rangs perpendiculaires. On regarde beaucoup M. Mazeau, procureur général, qui se trouve le premier du rang, à gauche, près du bureau.

Quand tout le monde est assis, on entend, au milieu du bruit à peine éteint, et sur ce ton distrait commun à tous les Tribunaux, la phrase banale : « Monsieur l'huissier, veuillez appeler l'affaire ».

L'huissier obéit... On entend à peine le mot : Dreyfus. Et aussitôt la voix du président retentit de nouveau : « Monsieur Ballot-Beaupré, vous avez la parole ».

Minute d'angoisse, minute émouvante, minute historique! Malgré les dorures grossières, malgré l'air d'ennui banal du président, malgré l'indifférence apparente des figures, une émotion grave plane sur le prétoire au moment où la voix sonore du rapporteur s'élève, comme délibérément monotone d'abord, ainsi qu'il convient pour une prose juridique.

J'étais à côté de Marcel Prévost qui me dit alors : « C'est tout de même intéressant d'être là au moment où l'abcès va crever ».

Et voilà la lecture qui continue, peu à peu sortie des dates anciennes et des

faits connus, pour arriver aux révélations terribles. La voix du rapporteur s'anime, devient plus nette encore; il lit les interrogatoires avec des intonations variées et des gestes de la main droite, tandis que de sa main gauche il tient les grandes feuilles de papier du rapport. On ne perd pas un mot de ses paroles. Vu ainsi, son crâne chauve, avec sa large face glabre et rosée, posée sur ses épaules massives, et le camail blanc cachant le rouge de la simarre, il a l'air d'un de ces puissants moines du moyen âge que perpétuent les enluminures des vieux missels.

Les quatre rangs de conseillers écoutent M. Ballot-Beaupré dans des postures diverses, dos au fauteuil ou le menton appuyé sur la paume de la main, l'oreille tendue vers le lecteur, les yeux errants ou fixés sur ses lèvres, les uns coiffés de la toque, les autres tête nue. Je regarde ces favoris blancs, ces lèvres rasées, ces rares barbes noires, ces crânes dénudés et ces têtes chauves, et je m'amuse à deviner quels sont ceux que n'ont pas encore convaincus tant de crimes, ceux que n'ont pas encore émus tant de malheurs. On est le trio Petit, Crépon et Lepelletier? Ne serait-ce pas cette tête parcheminée, là-bas, et cet appétit de calomnie que je calomnie peut-être de bien braves gens et d'excellents esprits, et je renonce à mon jeu.

Il est deux heures. M. Ballot-Beaupré n'a pas encore cessé de lire. On ne l'a pas vu seul instant : pas un bruit, pas un mouvement, pas un murmure. On eût entendu une mouche bruire. Seuls, au bout de la salle, les commissionnaires des journaux, sur la pointe des pieds, vont et viennent, pour le transport de la copie.

Seulement, de temps à autre — comme à la lecture de l'acte d'accusation de D'Ormescheville, par exemple, — des conseillers ne peuvent s'empêcher de sourire, et échantant à l'oreille quelques mots.

Au moment où M. Ballot-Beaupré aborde l'interprétation des lois sur les conditions de la révision, l'attention redouble. On entend : « La loi nouvelle prévue par la loi doit être en même temps la preuve de l'innocence du condamné? Non certes! Car alors il deviendrait inutile de le juger à nouveau... Il suffit qu'il fasse naître des doutes sur la non-culpabilité... »

Ce n'est qu'une indication, mais des regards illuminés de joie se croisent, des lèvres se sourient à travers la salle. C'est encore là quelques secondes d'une émotion poignante.

Le rapporteur lit des choses que je sais. Malgré moi, mon attention se distrait au bruit de la lecture. Et ma pensée s'en va vers le rocher perdu dans l'Océan... Je me représente la malheureuse victime, brûlée de fièvre et de larmes, rongée par le désespoir... Sait-il? Sait-il qu'à cette heure un homme, entouré de la confiance et de l'estime de tous, devant le pays attentif et grave, est en train de démasquer les criminels et de proclamer son innocence? S'il le sait, quelles heures douces, quelles journées bienheureuses, quelles nuits tranquilles il va vivre après un tel martyre!

Et la voix de M. Ballot-Beaupré continue à vibrer dans le silence, claire, énergique, loyale.

Il y a là, parmi tant de braves gens, un artisan du crime, l'un de ceux qui mènent depuis bientôt deux ans l'atroce campagne contre l'innocent. Il écoute, pourtant, la voix du rapporteur! Je le regarde, lui aussi, et je le plains... Oui, je le plains d'avoir été si longtemps méchant, si lâche, si vil, d'avoir été tant de soleil à sa vie en en supprimant la bonté. Et puis, je vais presque jusqu'à souhaiter que son remords soit infini, éternel; qu'il expie dans le mépris des autres et de soi-même son impardonnable bassesse...

Deux heures un quart. Le président interrompt le rapporteur, au bout d'une démonstration, et il lui demande s'il ne veut pas se reposer un peu. La séance est suspendue pendant un quart d'heure.

Elle reprend à deux heures et demie et se termine à cinq heures. La voix de M. Ballot-Beaupré n'a pas faibli un seul instant. Sa vaillance paraît disposée à continuer ainsi longtemps encore. Mais l'attention de la Cour se fatigue, et la suite est remise à aujourd'hui.

A la sortie, les pronostics les plus favorables s'échangent dans le calme.

Ah! que nous sommes donc loin du procès Zola!

Jules Breton.

## AUTOUR DU PALAIS

Le premier mouvement de beaucoup de gens que le devoir professionnel ou le simple badauderie amenaient hier, sur la coupole de la justice, dut être d'interroger leur mémoire, de penser : « Me suis-je trompé? Ça ne doit pas être pour aujourd'hui ».

Rarement en effet les alentours du Tribunal présentent une physionomie plus apaisée et plus sereine. Que sont devenus les attroupements tumultueux de narguères, les colloques à coups de poings, les cortèges « patriotiques » dont le page emplissait ce coin de Paris, à l'heure où se jouaient le premier procès Zola? On ne sait plus. Tout cela s'est évanoui. Les brailards ont compris qu'il était devenu prudent de se taire; à moins que leur discrétion ne vienne tout simplement de ce que les recruteurs désormais font défaut.

Le quai des Orfèvres est vide. Le quai de l'Horloge aussi. De ce côté, à hauteur de la porte d'entrée des magistrats de la Cour de cassation, un gardien de la paix se promène, invitant très courtoisement « à circuler » les rares passants qui s'arrêtent. C'est tout. La circulation est libre tout autour du Palais. La troupe est absente... Il n'y a aucun déploiement de

police. A peine aux grilles de la rue du Harlay rencontre-t-on quelques agents qui, sous les ordres d'un officier de paix, ont uré l'entrée au Palais des porteurs de cartes jaunes (*Affaire Dreyfus*), ou violettes (*Affaire Dreyfus*) ou blanches (donnant droit de circuler à l'intérieur des bâtiments).

Le long de la grille qui aboutit au quai de l'Horloge, une cinquantaine de pauvres diables font queue. C'est parmi eux qu'on viendra chercher, tout à l'heure, le lot réglementaire de spectateurs sans cartes, le public à qui les portes de la Cour d'assises doivent être ouvertes, selon la loi.

Sur la place Dauphine, même tranquillité. Quelques groupes de badauds paisibles stationnent à distance, cherchant à deviner, à la portière de chaque fiacre qui s'arrête, une figure connue.

Pas un cri. Les alentours du Palais de justice de Libourne ou de Montbrison doivent paraître à peu près cet aspect, les jours de grandes audiences.

A l'intérieur du palais, la police est d'autant plus facile à faire qu'elle n'a point à disperser ses efforts.

La Chambre civile, où la Cour de cassation doit s'assembler dans un instant, s'ouvre à l'entrée même de la galerie de Harlay. Au centre de cette galerie est la Cour d'assises, où le procès Déroutelle va se juger.

On a coupé la galerie de Harlay d'un barrage au delà duquel se tient un détachement de gardes républicains sans armes, et que franchissent seuls les invités ou témoins du procès Déroutelle, les journalistes munis de laissez-passer et les membres du barreau. Le service d'ordre est assuré avec influence de tact et de courtoisie, à l'entrée des deux cours — éloignées l'une de l'autre d'à peine vingt mètres — par deux officiers de paix, sous la surveillance de M. Touny, chef de la police municipale, et de M. Monquin.

M. Charles Blanc, préfet de police, est là aussi. Il se promène dans les couloirs et s'y tiendra toute la journée, bavardant avec les amis qui viennent le saluer, et visiblement exempt de tout souci...

Elle voit que peu à peu des salles voisines s'emplissent d'arrivants. On reconnaît au passage quelques têtes. M. Marcel Prévost entre à la Cour de cassation. M. Carouls-Duran gagne la Cour d'assises; derrière lui apparaît, très affaibli, M. Jules Lemaitre, aux côtés de qui se hâte M. Henry Houssaye.

Il est près de midi. Un groupe entoure M. Demange qui vient assister à la lecture du rapport Ballot-Beaupré, et qui a l'air radieux. Radieux aussi M. le conseiller d'Etat Lépine qu'on voit passer, en courant, d'une Chambre à l'autre, et que toute cette agitation a l'air d'amuser beaucoup.

Que les temps sont changés! Il y a comme une atmosphère de bonne humeur répandue dans cette galerie de Harlay. D'un côté à l'autre du barrage, on s'interpelle; « Moi, je vais chez Déroutelle... Vous verrez-à l'heure chez Ballot-Beaupré? — Je ne sais pas, je n'ai qu'un carton jaune. — Moi, un vert. — Nous alternerons, voulez-vous? — Parfaitement... »

Soudain, un éclat de rire. C'est le lot des spectateurs réglementaires de la séance d'Assises qui fait son entrée. Ils sont vingt, qu'on est allé détacher du groupe qui faisait queue sur la place, depuis le matin, et qui défilent, minables et loqueteux, — précédés, flanqués, suivis de gardes républicains. Et ce cortège inattendu fait penser à une tournée de vagabonds qu'on mènerait au poste.

Midi. Les séances sont ouvertes. Ceux qui n'ont pu pénétrer dans les salles d'audience vont déjeuner. Le restaurant du Palais est assailli d'une foule joyeuse. Dans les groupes, quelques « patriotes » de marque montrent des figures souriantes et calmées, on des poignées de main très cordiales, semblent guetter le bonjour d'un ennemi de la veille. On ne les reconnaît plus.

Et peu à peu, la galerie de Harlay se repeuple. Il était jadis défendu d'y fumer. Depuis le procès Zola cette consigne est levée, malgré les pancartes où l'interdiction subsiste. Et les cigarettes s'allument un peu partout. Aux suspensions d'audience, les deux publics, de chaque côté du barrage, échantent leurs impressions, fraternisent. On voit passer et repasser sans cesse, très occupé, M. le lieutenant-colonel Monteil. Au centre de la galerie, M. François Coppée est assis. Il est assis derrière le tambour d'un garde républicain. Et le voisinage de cet attribut guerrier semble réconforter le poète. M. Coppée passera une partie de son après-midi à côté de ce tambour. Plusieurs de ses amis viennent l'y rejoindre. C'est un tableau curieux.

Six heures. Les deux séances sont levées en même temps. Du côté de la Cour de cassation, silence profond. C'est une sortie de théâtre, sans incident.

A côté, on entend quelques cris. Ce sont les amis de M. Déroutelle qui ont tenu à « manifester » avant d'aller dîner. Mais leurs cris sont sans écho.

De l'escalier de la Cour d'assises à la grande porte de sortie, les gardes républicains ont formé une double haie, et la foule s'écoule, ainsi canalisée, tout doucement. On se montre, au passage, M. Gyp et le général Rogét, quelques hommes politiques, M. Siverne — très entouré, et qu'on félicite de son parfait rétablissement — les dessinateurs Renouard et Mars, etc. De temps en temps, un chapeau s'agite, solitaire : « Vive Déroutelle! » Pas de réponse.

Au dehors, même calme. Les rares cris : poussés se noient dans l'indifférence de la rue.

A six heures et quart, le Palais est vide, et sur la place Dauphine il n'y a pas cent badauds assemblés.

Fabien.

## Échos

### La Température

Le baromètre en hausse marquait hier dans la journée 770mm, les pluies sont devenues plus rares en France et la température tend enfin à se relever. A Paris, le thermomètre indiquait 17° 2 au-dessus à huit heures du matin et 18° dans l'après-midi; on notait 20° à Alger et 25° à Constantinople. Néanmoins le temps va rester encore relativement frais avec ciel nuageux. Dans la soirée, le baromètre restait à 771mm.

### Les Courses

A deux heures, Courses à Enghien. — Gagnants de Robert Milton :

Prix de la Bigorre : Mac Boozier.  
 Prix de la Gascogne : Sommeil.  
 Prix des Landes : Pileu.  
 Prix Montgeroul : Bigoudis.  
 Prix de l'Armagnac : Cluny II.

### CALME ET SÉRÉNITÉ

De même qu'on fait naître le trouble en parlant, de même peut-on aussi éteindre jusqu'à un certain point le calme en l'affirmant. C'est ce que j'ai fait hier matin, c'est à mes instincts antigrabugistes inviolés. Non pas que j'eusse la prétention ridicule d'être pacificateur ou prophète, ni même que je fusse engagé envers le Syndicat, en échange des sommes folles qu'il m'a versées, à travailler à la paix des rues. Mais les vieux journalistes sont, comme les grenouilles, des animaux barométriques. Ils sentent l'orage et le beau temps.

Donc hier, le calme et la sérénité qui ont régné autour et à l'intérieur du Palais de justice ont étonné jusqu'aux plus vieux habitués de cet établissement. Il y avait office à la Cour d'assises et à la Cour de cassation. A la première, Déroutelle a pu exposer les raisons pour lesquelles il réclame énergiquement la résurrection du système plébiscitaire, qui nous conduisit une fois à Waterloo et une autre fois à Sedan. A la seconde, M. Ballot-Beaupré a commencé la lecture de son rapport, véritable chef-d'œuvre de lucidité et de solidité. Pas de bruit, pas de cris. Les lignes du procès Zola sont devenues des moutons méridiens.

Et voyez la puissance lénifiante, apaisante et calmante du langage judiciaire! M. Ballot-Beaupré a dit exactement ce que nous répétions depuis le feu Henry, sans nous lasser. Les bons agités qui nous appellent « vendus, traitres » et qui nous accusent de mettre la France sans dessus dessous ont avalé cela comme de l'eau claire et même un peu sucrée.

Ainsi, M. Ballot-Beaupré a dit que les refus de répondre formulés par les généraux Mercier et de Boisdeffre, rapprochés de la déposition de M. Casimir-Perier, établissaient clairement que des pièces secrètes avaient été communiquées au Conseil de guerre de 1894; qu'il y avait là une matière évidente à annulation.

Quand les révisionnistes ont raconté cela il y a un mois ou deux, on les a accusés de faire du chantage. Avec M. Ballot-Beaupré, ce n'est plus du chantage.

C'est comme pour les aveux de Ballot-Beaupré explique que de toute la procédure il résulte que Dreyfus s'est toujours refusé à avouer quoi que ce fût. Or, que de gens ont été retenus sur la voie de la vérité par cette question des aveux, falsifiée comme tout le reste! Que de gens n'ont même pas réfléchi que Dreyfus n'est à l'île du Diable que parce qu'il a refusé de faire des aveux!

Car il a fallu un décret pour ériger l'île du Diable en lieu de déportation. Et ce décret qui aggravait la peine de Dreyfus n'a été rendu que pour le punir d'avoir refusé de faire des aveux.

Du reste, à quoi bon discuter? Le cauchemar s'achève, et les plus irréductibles semblent enfin avoir honte des sauvages erreurs qu'ils propageaient ou acceptaient. — J. CORNELLY.

### A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Emile Loubet ont offert ce soir un grand dîner aux ministres et aux membres des bureaux des deux Chambres.

M. Harrison, ancien président de la République des Etats-Unis, Mme Harrison et le général Gallieni étaient au nombre des convives.

Le Président de la République avait à sa droite Mme Harrison, et à sa gauche Mme Fallières.

Mme Emile Loubet avait à sa droite M. Harrison, et à sa gauche M. Fallières, président du Sénat. Mme Loubet portait une toilette de satin mauve avec incrustation de guipure.

Assistaient en outre au dîner :

M. Paul Deschanel, M. Charles Dupuy, M. et Mme Loubet, M. et Mme Delcassé, M. et Mme Peytral, M. Krantz, M. et Mme Lockroy, M. et Mme Leygues, M. et Mme Monestier, M. et Mme Delombre, M. et Mme Guillaumet, M. et Mme Légrand, M. et Mme Mougeot, M. et Mme Chauveau, M. et Mme de Magnin, M. de Vermeine, M. et Mme Denomé, M. et Mme E. Gayot, M. Duoulier, M. J. Cazot, M. Savary, M. et Mme Prevot, M. Taulier, M. Decauville, M. le comte de Blois, M. et Mme Bonafant-Sibour, M. et Mme Ratier, M. Aynard, M. et Mme Maurice Faure, M. G. Coehery, M. et Mme Mesureur, M. et Mme G. Rivet, M. Lechevallier, M. et Mme Guillemet, M. Ruan, M. Dubiel, M. et Mme Maurice Orénaire, M. Drake, M. Maurice Binder, M. et Mme Lhopiteau, M. et Mme Fleury-Ravarin, M. et Mme Rouvier, M. et Mme Ribot, M. Méline, M. de Freycinet, M. et Mme Barbey, M. Pelletan, M. et Mme Thuillier, M. et Mme Lucipia, M. et Mme Bellan, M. Albert Sorel, le général Portier, le général et Mme Bailloud, MM. Combarieu, Roussel, Poulet, le colonel Nicolas, les commandants Bon, Legrand, de La Motte, Bataille, Bouchez, Meaux-Saint-Marc, le lieu-

tenant de vaisseau Huguet, MM. Crozier et Paul Loubet.

La table était dressée dans la grande salle des fêtes.

Au cours du dîner, la musique de la garde républicaine a fait entendre plusieurs morceaux de son répertoire.

La réception qui a suivi a été des plus brillantes. L'affluence a été telle qu'on avait grand peine à circuler dans les salons.

M. Casimir-Perier avait convoqué hier à la Sorbonne en assemblée générale tous les membres de la Société des amis de l'Université.

Au cours de cette séance extraordinaire que M. Casimir-Perier a tenu à présider lui-même, l'assemblée a pris une délibération ayant pour objet de demander la reconnaissance de la Société comme établissement d'utilité publique.

Elle a voté ensuite un projet de statuts à soumettre au Conseil d'Etat à l'appui de cette demande, de sorte que l'instance puisse être introduite immédiatement.

Mais comme le gouvernement pourrait demander certaines modifications à ces statuts, l'assemblée a décidé de déléguer deux de ses membres qui seront chargés de consentir ces modifications.

Enfin M. Casimir-Perier a rendu compte de la situation de la Société, qui est des plus prospères des ses débuts.

Les bureaux du Correspondant, au paisible boulevard Saint-Germain, offraient hier une animation exceptionnelle à l'occasion de la visite que Mgr Ireland avait voulu faire, avant de quitter Paris, à la « Revue de Montalembert », suivant sa propre expression.

M. Lavedan avait réuni en hâte quelques-uns des principaux collaborateurs et amis du Recueil pour recevoir dignement l'illustre archevêque américain qui, pendant plus d'une heure, les a charmés par sa bonne grâce et son esprit, comme par l'intérêt de ses communications sur l'état actuel de l'Eglise catholique aux Etats-Unis.

Mgr Ireland doit quitter Paris demain.

Le service anniversaire de la mort du Prince impérial sera célébré en l'église Saint-Augustin le jeudi 1<sup>er</sup> juin, à midi très précis.

La vente Valençay a commencé hier à la galerie George Petit, devant une chambre exceptionnellement brillante. La première vacation était réservée aux tableaux et aux sculptures. Quelques prix sont à retenir.

Les deux portraits du prince de Talleyrand par Prud'hon ont été adjugés 25,500 et 10,000 fr. Les quatre portraits du baron Gérard ont fait : Napoléon I<sup>er</sup>, 16,500 fr.; Louis XVIII, 5,100 fr.; Charles X, 4,200 fr.; Frédéric-Auguste, roi de Saxe, 4,000 fr.; le portrait de Louis-Philippe par Hersent n'atteint que 780 fr.

On attendait avec curiosité l'adjudication du Christophe Colomb de Sebastian del Pionbo : on l'obtient pour 30,000 francs.

Le portrait d'Antoine Arnauld, attribué à Philippe de Champaigne, est acquis pour 1,600 fr. Le Colbert de Mignard est payé 3,400 fr. Les deux Nattier font chacun 17,500 fr.; le Largillière, 20,000 fr.; le Rigaud, 14,000 francs.

Le portrait de femme de Van der Helst est adjugé 24,000 francs.

Les portraits attribués au Titien font 6,800 et 4,000 francs.

Molière et sa Servante, par Horace Verne, 2,600 francs.

Les deux admirables bustes de Houdon, Molière et La Fontaine, sont chèrement disputés à 40,000 et 30,000 francs.

D'autres mbrres du dix-huitième siècle ou du premier quart du dix-neuvième siècle ont été dispersés aux prix de 40,100, 12,000, 3,900, 1,600, 5,000, 1,300 fr., etc.

Le comte et la comtesse Jean de Castellane ont racheté à la vente l'un des portraits du prince de Talleyrand par Prud'hon et son buste par Bosio.

La première vacation a donné un chiffre de 421,263 francs, qui fait bien augurer des trois autres journées.

Aujourd'hui, on vendra les porcelaines de Sèvres, du Japon et de Chine, les miniatures, les armes et les bronzes d'art.

Le tirage de la Tombola de la Presse aura lieu le lundi 12 juin, à 2 heures précises, à la salle Pleyel. Il sera effectué par les soins de la maison Fichet.

La vacation au cours de laquelle seront dispersés le Nattier, le Delacroix, les Hubert Robert et le Chintreuil de la succession Richard ne commencera qu'à quatre heures, aujourd'hui, à l'hôtel Drouot.

Les enchères seront dirigées par M. Félix Albinet, assisté de MM. Féral, experts.

L'excellent peintre militaire Henry Dupray travaille en ce moment aux deux grandes toiles qui lui ont été commandées par l'Etat pour la mairie de Vincennes. Les sujets choisis par l'artiste sont : *l'Ecole polytechnique défendant ses batteries sur le cours de Vincennes* et *l'Armée de Paris allant passer la Marne, le 30 novembre 1870*. Puisque nous parlons de M. Henry Dupray, signalons une vente très intéressante d'œuvres de lui, à l'hôtel Drouot, jeudi prochain. Il s'y trouve une cinquantaine de tableaux militaires, où son talent se manifeste avec ses qualités de solidité, de verve, de précision et d'expression vivante; des tableaux que les historiens rechercheront plus tard, comme aujourd'hui les chercheurs les amateurs.

L'exposition a lieu demain mercredi.

C'est aujourd'hui qu'a lieu à l'hôtel Drouot la vente de la collection A. Dachery, par le ministère de M. Tual, assisté de M. Durand-Ruel, expert.

Plusieurs sortes d'animaux, pendant leur vie entière, n'avaient jamais une goutte d'eau; de ce nombre sont les lamas de Patagonie et certaines gazelles de l'Extrême-Orient. Un perroquet a vécu cinquante-deux ans au Jardin zoologique de Londres sans boire une goutte d'eau, et cependant il ne dédaignait pas le vin sucré; une cuillerée le rendait tout guilleret; « Ce perroquet aurait vécu cent ans, affirmait un Marseillais, s'il avait comme moi pris chaque jour un Quinquina Dubonnet. »

### Hors Paris

S. A. R. Mme la princesse Valdemar de Danemark, dont le cœur est si généreux et l'âme si haute, s'occupe en ce moment d'une œuvre infiniment intéressante et essentiellement française : la reconstruction à Copenhague de l'hôpital Saint-Joseph, tenu par les Sœurs françaises de Saint-Joseph.

Les mauvais états des bâtiments forcé à reconstruire l'hôpital et la princesse Valdemar s'adresse, au nom des Sœurs, au public français.

Son Altesse peut être sûre que bien des offrandes lui seront adressées; nous nous ferons un devoir de lui faire parvenir tout ce que nous pourrions recevoir.

Du Creusot : « La grève générale vient d'éclater aux usines métallurgiques du Creusot. Dans tous les ateliers, le travail est arrêté. »

### Nouvelles à la Main

De l'inepécable Calino. — « Oui, mon vieux, lui dit un camarade d'enfance, je suis ton aîné : j'ai six mois de plus que toi. »

— Alors, c'est que tu les as eus depuis, car je me rappelle très bien qu'autrefois nous avions juste le même âge!

B..., très malade depuis fort longtemps, a fait appeler hier en consultation le fameux docteur R...

Le soir, un des amis de B... le vient voir et lui demande :

— Eh bien! que vous a dit le docteur R...?

— Ce qu'il m'a dit? riposte B... Il m'a dit : « Merci! après avoir reçu ses quarante francs! »

Le Masque de Fer.

### Le FIGARO d'aujourd'hui

a DOUZE pages.







ont eu un très grand succès. Applaudis d'enthousiasme : Mme Charles Max, qui a dû bisser les *« Litanies de la beauté »*; MM. Isnardon, Pennequin, Berni et l'auteur.

L'audition annuelle des élèves de l'Ecole de chant de M. et Mme Ritter-Ciampi, avait attiré, avant-hier soir, un public très nombreux à la salle de Géographie.

Parmi les élèves les plus applaudies, on a remarqué :

Mmes Durand-Angicourt, Placido de Souza, Jacquemin; M. Louis Bougenot; M. Gailoup, Lafabre, Caplain de Saint-André, Doré, Bastanelli, Goues de Camara, Piazzi, Sicoré, Soulié, Chardron, Bonheur, Bougenot, Gaudais, Foley.

Grand succès aussi pour la Société chorale dirigée par M. Ciampi; pour Mlle Marie Leclercq, dans plusieurs poésies de Meilhac et de Jacques Normand; et pour M. et Mme Ciampi, dans le grand duo d'*Athenaïs*, de Théodore Dubois.

— Avant-hier, dernière réunion musicale et littéraire chez Mme Casimir Strielsenka. Le baryton tchèque Nepomuk s'est fait applaudir dans ses chants slaves; M. Debrulle, violoniste, dans la Sonate en sol, de Mozart; et un Nocturne de Chopin; Mme Naudin du Felloy et Mlle Richez dans plusieurs morceaux de Liszt et de Paderewski.

— Le mercredi 12 juin aura lieu, à la salle Erard, à neuf heures du soir, le concert donné par M. de Radwan, le grand pianiste-compositeur.

— Résultats du championnat au tir aux pigeons du bois de Boulogne : 30 pigeons à 28 mètres.

Gagnants, suivant l'ordre : M. Célestin, 28 pigeons sur 30; C. Robinson, 27 sur 30; comte Clary, MM. Marcel Avril et Philip, 31 sur 35.

Le mardi 13 juin, à deux heures : Prix de Consolation, 1 pigeon, handicap.

D'Odesa : Bal splendide chez Mme Marie Brodsky, 2222 avenue de la République, de la place Cathédrale, où se trouvait réunie toute la haute société d'Odesa. Cette fête s'est terminée par un ravissant cotillon.

MARIAGES : M. René Cosbron-Lavau, lieutenant instructeur à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, est fiancé à Mlle Yvonne de Courson.

On célébrera prochainement, à Nice, le mariage de M. Charles de Varennes, enseigne de vaisseau, fils de l'amiral de Varennes, avec Mlle Gabrielle Grisolie, nièce du général Gallieni.

CHARITÉ : La vente de charité présidée par Mme la comtesse de La Roche-Foucauld, au profit de la Dotation de Protection, continuera aujourd'hui mardi, en l'hôtel de feu la marquise de Lillers, 15, avenue Montaigne.

DEUIL : Mme Henriette Benli, veuve de l'ancien directeur de l'Ecole d'Athènes, ancien ministre de l'Intérieur dans le cabinet du duc de Broglie, membre de l'Institut, est morte en son domicile, 8, rue Lamennais.

Ses obsèques seront célébrées demain mercredi 31, à dix heures très précises, en l'église Saint-Philippe du Roule.

La famille prie les personnes qui n'auraient pas reçu de lettre, de considérer le présent avis comme une invitation.

— Nous apprenons la mort : — Du docteur Charpentier, membre de l'Académie de médecine, décédé à l'âge de 63 ans; — Du docteur Celliers, médecin de l'hospice des Quinze-Vingts et de la Compagnie d'Orléans, décédé à l'âge de 74 ans; — Du marquis de Mirasol, décédé à Madrid; — Du professeur Nicolas Remy, ancien recteur de l'Université de Kiev, décédé en cette ville à l'âge de 67 ans; — De M. Dominique Mascagné, père de l'auteur de *Cavalleria rusticana*, décédé à Livourne.

Ferrari.

## Avant l'arrivée du commandant Marchand

Par dépêche de notre envoyé spécial

Toulon, 20 mai.

Pourquoi y avait-il ce matin, à onze heures, sur le quai de la gare de Toulon, une foule de gens, des délégués des sections locales de la Patrie Française et de l'Appel au Peuple ?

Pendant que M. Pastoureaux, maire de la ville, et les représentants de la préfecture maritime attendaient M. Liotard, gouverneur du Haut-Oubanghi, envoyé au-devant du commandant Marchand par le ministre des colonies, ils étaient venus, eux, saluer au débarqué les députés qui font partie du groupe de l'armée, MM. de L'Estourbeillon, Magné, etc. Les députés Le Hérisse, Emile Cère sont également attendus. En même temps que nous est descendu du train l'explorateur Hourst, venant honorer son collègue Marchand.

Au Grand-Hôtel de Toulon est déjà Constant Marchand, frère du héros de Fachoda, un jeune homme de seize ans qui fait ses études non loin d'ici, chez les Pères de La Seyne.

Si je suis arrivé à Toulon la veille du jour où est attendu le commandant, c'est pour donner un avant-goût de la cérémonie annoncée. Il est probable que demain toutes les maisons seront pavées, mais je suis bien forcé de dire qu'à l'heure qu'il est, je n'ai encore vu de drapeaux que dans les deux principales avenues qui suivra le cortège officiel. On est en train de décorer le salon d'honneur de la mairie et, par là, la cour de l'arsenal. Je dis « par là », car vous savez bien qu'on n'entre pas à l'arsenal comme au moulin. Je n'ai même pas encore les papiers qui m'autorisent à y accéder demain. Mais rassurez-vous, je les aurai.

En attendant, j'ai mieux que cela. Au lieu de décrire moi-même les préparatifs de la réception, je vais donner, en *extenso*, grâce à la complaisance d'un très aimable officier supérieur qui professe une vive estime pour notre collaborateur Jules Cornély — l'ordre même du commandant Belleranger, chef d'état-major. Il a une saveur toute maritime qu'on ne manquera point de goûter. Le voici :

Le D'Assas étant attendu le 30 mai à partir de midi, le vice-amiral commandant en chef, préfet maritime du cinquième arrondissement, décide la direction des mouvements du port, prendra, pour faire donner l'entrée au D'Assas, les mêmes mesures, à l'égard du service de la Santé, que pour l'arrivée d'un bâtiment venant de l'extrême-Orient. Le D'Assas sera mis au coffre 5. L'officier de la direction du port, qui ira dans le canot à vapeur mis à la disposition de la Santé, montrera à bord, dès que l'entrée aura été donnée, pour prévenir le commandant du bâtiment que le commandant Marchand débarquera dans le canot que le préfet maritime lui aura envoyé avec les officiers chargés de le recevoir. Aussitôt le commandant Marchand parti, tout le personnel de sa mission sera mis à terre, au quai de l'Horloge, par les moyens de la direction du port.

A partir de une heure, le quai de l'Horloge devra être complètement dégagé et n'avoir accès que le canot du préfet maritime. A partir de la même heure, deux compagnies

d'infanterie de marine et une section d'artillerie de marine à pied, commandées par un chef de bataillon, avec la musique du 1<sup>er</sup> régiment, seront prêtes à se rendre dans l'arsenal principal. Ces deux compagnies et cette section se rangeront en ligne déployée, face à l'Ouest. Elles sont destinées à encadrer les tirailleurs sénégalais. A une heure, le canot du préfet maritime devra être prêt à marcher avec pavillon de poupe. Il se rendra à bord du D'Assas dès que les officiers de l'état-major, qu'il doit y conduire, arriveront au quai. Ces officiers monteront à bord après que la libre pratique aura été accordée. Ils accompliront auprès du commandant Marchand la mission dont ils seront chargés, et l'amèneront au quai de l'Horloge, où il sera reçu par le directeur des mouvements du port.

Le commandant Marchand, toujours accompagné des mêmes officiers, se rendra en voiture à la préfecture maritime pour y saluer le vice-amiral commandant en chef et être présenté à diverses autorités. Une brigade de gendarmes à cheval précèdera la voiture, pour faire déborder la foule. Pendant que durera cette visite, tout le personnel de la mission opérera son débarquement. Il sera mis à terre au quai de l'Horloge et se rangera sur la place, en ligne déployée, vis-à-vis les deux compagnies d'infanterie de marine et la section d'artillerie de marine. Les officiers sans troupes seront à six pas à la droite de la compagnie de tirailleurs, les artilleurs à six pas à la gauche. Lorsque la troupe sera mise à terre et presque prête, le préfet maritime en sera prévenu par le télégraphe de la direction du port. Il se rendra alors en voiture, précédée de gendarmes à cheval, avec sa suite et le colonel Marchand, dans l'arsenal, pour y passer en revue la troupe de la mission.

A son arrivée, le commandant en chef sera reçu par le contre-amiral major général et avec les honneurs réglementaires rendus par la troupe. Quand il sera descendu de voiture, il passera en revue la troupe de la mission qui lui sera présentée par le commandant Marchand, il fera remettre par cet officier supérieur la croix de la légion d'honneur à M. l'enseigne de vaisseau Dié, et la troupe de la mission défilera ensuite devant lui.

Ici une parenthèse : en regard de ces lignes est un point d'interrogation.

Les militaires seuls doivent prendre part à une telle cérémonie. Or, on se demande si — aujourd'hui — la mission est exclusivement composée de soldats. On verra. Je reprends la publication de cet inédit et intéressant document, grâce auquel nos lecteurs pourront d'avance, heure par heure, assister à la cérémonie.

Le préfet maritime rentrera à la préfecture en voiture; le détachement de la mission, accompagné par les deux compagnies d'infanterie et la section d'artillerie et précédé de clairons et de la musique sera conduit à son casernement. Quand la colonne sera arrivée à la porte de la caserne des isolés, les troupes indigènes seules entreront dans la caserne; les compagnies d'infanterie de marine et la musique retourneront à leurs quartiers à la suite de la troupe.

Les officiers de la mission en voiture et accompagnés de M. le maire et des représentants de la municipalité se rendront à la mairie pour y recevoir les députations et délégations diverses. Quand le détachement indigène aura déposé à la caserne ses armes et bagages et pendant la réception du commandant Marchand et de ses officiers à la mairie, un délégué de la municipalité se rendra à la caserne des isolés de la marine pour distribuer aux soldats des médailles-souvenirs. En même temps il sera désigné par les officiers du détachement une délégation comprenant les sous-officiers européens et quelques indigènes de chaque grade, le nombre total des désignés devant ne dépasser trente, pour aller au jardin de la ville prendre part au vin d'honneur. Les hommes de troupe seront ramenés à la caserne pour le repas du soir qui aura lieu à six heures. Un sous-officier sera offert par la municipalité à tout le détachement. Les officiers seront reconduits au Grand-Hôtel où ils habiteront.

Deuxième parenthèse : C'est à cause du manque de place que l'autorité maritime a décidé que trente tirailleurs sénégalais seulement participeraient au vin d'honneur. A la suite de cette décision, la municipalité, considérant que les camarades de ces trente Sénégalais doivent également être en fête, a résolu de leur offrir, à la caserne des isolés, sous-couscous, champagne et liqueurs. Terminons la publication de l'ordre du chef d'état-major :

A 7 h. 1/2, dîner à la préfecture maritime. A partir de neuf heures, les voitures seront à la préfecture pour porter les officiers à la caserne du Moulin où une réception sera faite par la brigade. Les troupes en armes qui prendront part à la cérémonie seront en grande tenue d'été. Les officiers qui feront partie des cortèges et qui assisteront au dîner de la préfecture maritime, seront en tenue numéro 3, pantalon blanc dans la journée, pantalon bleu le soir.

Le 31 mai, déjeuner et réception de la mission à bord de l'escadre. Le soir, départ des officiers par le rapide de 5 h. 40. Date : Toulon, le 28 mai. Signé : par ordre, le contre-amiral, chef d'état-major, A. Belleranger.

Il nous reste à remercier l'un des rares possesseurs de cet ordre d'avoir bien voulu nous permettre de le copier, parce qu'il en a le droit. Il assista au dîner offert à bord du Brennus, par l'amiral Ernest Fournier, commandant l'escadre de manœuvre de la Méditerranée, au commandant Marchand et à ses huit officiers. A ce dîner, auquel sont invités les amiraux de La Jaille, Caillaud, Godin, Belleranger, Gourdon et les généraux Courron et Pallé, assista aussi l'intendant général Barlatier, père de l'héroïque compagnon du commandant Marchand. Donnons maintenant, pour finir, la description de la médaille qui sera offerte par la municipalité.

A l'avers, le commandant Marchand prêt à planter à Fachoda le drapeau tricolore se tient debout devant ses soldats qui croisent la baïonnette; au revers, on lit au-dessus de branches de laurier : « La ville de Toulon aux héros de Fachoda ! » Les branches de laurier partent d'un cartouche sur lequel sera gravé le nom de chaque possesseur. Les médailles destinées au commandant Marchand et à ses officiers sont enroulées dans des écharpes; celle du commandant est en or, celles des officiers sont en vermeil; les médailles destinées aux sous-officiers sont en argent, celles des hommes de troupe et des Sénégalais en bronze argenté. Sous-officiers et soldats auront le droit de les porter à l'aide d'un ruban bleu ciel traversé par un liséré orange.

Toute la ville est déjà en fête ici. Toulonnaise, plus loin la musique du 4<sup>e</sup> régiment de marine, enfin en leurs locaux ordinaires les diverses sociétés chorales et orphéoniques de la ville répètent les morceaux qu'elles joueront ou chanteront demain sur le passage du commandant Marchand. Il verra son image à la vitrine de toutes les boutiques. Chaque train amène une armée d'enthousiastes. Nous pouvons nous attendre à deux journées qui nous rappelleront l'arrivée des généraux Dods et Duchesne à Marseille.

Charles Chincholle.

## NOTES D'UN PARISIEN

C'est vraiment, comme la déjà fait remarquer le *Figaro*, une spirituelle idée qu'ont eue M. le Président de la République et Mme Loubet de donner une réception le soir même du jour où s'ouvrirait cette grande semaine judiciaire. C'était suffisamment indiquée que les Parisiens pourraient dormir tranquilles, et qu'aucun trouble ni aucun désordre n'étaient à craindre.

C'était aussi donner l'occasion aux gens de tous les partis de venir se rencontrer sur un terrain neutre, dans le seul salon où il fût possible de causer des événements du jour sans se prendre aux cheveux. Le spectacle, à ce point de vue, était bien curieux : il n'était pas un groupe où l'on ne parlât de l'Affaire, et si les oreilles n'ont pas tinte, hier soir, à M. Ballot-Beaupré, c'est que, décidément, le proverbe n'est pas juste. On ne s'entretenait que de son rapport, et les commentaires, comme on pense bien, étaient des plus variés.

Il y avait là, en effet, au milieu d'une assistance exceptionnellement brillante, plusieurs des témoins du procès en révision, militaires et civils, anciens ministres de la guerre, sénateurs, députés, presque tous les parlementaires dont les noms ont figuré dans l'enquête. Ils étaient, comme on pense, fort entourés; ils discutaient entre eux, avec beaucoup de courtoisie et de calme. Et par là on pouvait juger, une fois de plus, que le temps, vraiment, est un grand maître. Il fait beaucoup plus pour l'apaisement que tous les discours et toutes les exhortations. Peut-être aussi n'était-ce qu'une question de milieu, et serait-il difficile, même aujourd'hui que la solution apparaît à tous, d'aborder si tranquillement de tels sujets autre part que chez le chef de l'Etat, arbitre tout indiqué, régleur naturel de tous les partis et de toutes les opinions...

E.

LE TREFLE INCARNAT DE L.-T. PIVER

PARFUM SUAVE, TENACE ET DELICAT

LA CHAMBRE

Lundi 29 mai.

LE BUDGET

On dit que le budget est une grosse affaire; il n'y paraît pas. Cet énorme paquet revient aujourd'hui du Sénat, surchargé de ratures, et la Chambre le reçoit comme Catherine recevait la tête de Coligny, avec la plus superbe indifférence.

Et comme accoutumée à de pareils présents.

J'avais parlé de 90 millions; en réalité, il n'y en a que 72 : c'est déjà un beau chiffre, mais il est entendu qu'on ne se battra sérieusement que sur les facteurs. Les esprits sont ailleurs, au Palais de Justice, avec Déroulède et surtout avec M. Ballot-Beaupré.

L'unicification des retraites pour une certaine catégorie de blessés militaires se liquide — provisoirement — par une cote mal taillée. Sur le chiffre voté par la Chambre, le Sénat avait retranché près d'un million; la Chambre accepte la diminution jusqu'à concurrence de cinq cent mille francs, et M. Jourde s'incline.

M. Jourde était le promoteur de cette libéralité bien placée.

En somme, la Chambre se prononce avec entrain, sur tous les chapitres modifiés, conformément aux conclusions de la Commission du budget, qui d'ailleurs ne s'est pas trop fait tirer l'oreille pour reconnaître la sagesse du Sénat par des concessions appréciables.

Mais voici le gros morceau; les facteurs (chapitre 6 du ministère du commerce). Le Sénat avait retranché un peu moins de deux millions; la Commission du budget propose de rétablir le chiffre primitif, avec le petit supplément nécessaire pour atteindre les deux millions complets. En d'autres termes, elle majore de dix-huit mille francs ses évaluations antérieures. C'est la petite bataille de la journée.

M. Mougeot, sous-secrétaire d'Etat des postes, se plaint qu'on aille trop vite et rappelle les améliorations trop nombreuses qui ont déjà été apportées par la Chambre et par le gouvernement à la situation de son personnel.

M. Mougeot, sous-secrétaire d'Etat des postes. — Voilà ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Il est incontestable que le budget de 1899 contient beaucoup plus d'améliorations que les précédents en faveur du petit personnel.

Il reste maintenant à savoir si vous devez aller encore plus loin. Mais je vous pose cette question : le gouvernement, après avoir montré par des actes ses sentiments et sa sollicitude pour les agents des postes, n'avait-il pas le droit d'être oru sur parole lorsqu'il déclarait au Sénat que ces réformes étaient les dernières et qu'il y en avait d'autres qu'il réservait pour le futur budget ? (Très bien ! très bien ! au centre et sur divers bancs à gauche.)

Dans ces conditions, le gouvernement ne croit pas qu'il puisse accepter les propositions de la Commission. (Bruit sur divers bancs à l'extrême-gauche.) M. Ballot-Beaupré, qui tient à dire quelques paroles, se lève et dit : « Je suis autorisé à le faire au nom du gouvernement tout entier. »

M. Charles Dupuy, président du Conseil, ministre de l'Intérieur. — Très bien.

Et le sous-secrétaire d'Etat explique à la Chambre qu'il veut élever seulement les traitements de début, on réduira les disponibilités nécessaires pour assurer l'avancement. Il engage sur les chiffres une minutieuse discussion de parole dont je vous fais grâce et laisse la parole à M. Camille Pelletan, rapporteur général, qui donne à la Chambre d'excellentes nouvelles. On a déniché, en cherchant bien, sept ou huit millions de ressources nouvelles, inattendues; pour ceux, dès lors, lésiner avec les facteurs ? — « Pourquoi ? » interrompt M. Suchetet, député de la Seine-Inférieure, pour ne pas encourager les grévistes ?

C'est mettre le doigt sur la plaie. Le rapporteur général répond que les innocents ne doivent pas payer pour les coupables; mais M. Suchetet tient à son idée, il ne demande pas qu'on inflige des amendes aux grévistes, mais il refuse de leur donner des encouragements. M. Massabau partage cette opinion qui n'a rien de cruel, et le ministre des finances prie la Chambre de reculer devant une mesure trop générale dont les conséquences n'ont pas été suffisamment étudiées. Il voudrait qu'on lui laissât les bons imprévus pour augmenter la dotation de l'amortissement.

Le rapporteur spécial, M. Berteaux, plaide chaudement la cause des facteurs et invite la Chambre à maintenir son

premier vote. M. Groussier parle dans le même sens; on a majoré les gros traitements, il faut maintenant songer aux petits et ne pas ôter toute espérance à de modestes agents qu'on a lésurés en leur mettant l'eau à la bouche.

M. Lechevallier, plus démocrate encore, accepterait une augmentation pour les pauvres facteurs qui, moins heureux que le sous-lieutenant de la *Dame blanche*, sont obligés de vivre avec 800 francs par an.

Ici intervient M. Aynard qui soulève une question de principe :

M. Aynard. — M. le président de la Commission du budget vient de dire que la Chambre est presque unanime à accepter le principe de la proposition de M. Groussier.

Il y a au contraire ici d'énergiques oppositions contre cette méthode déplorable suivant laquelle la Chambre use de son initiative pour augmenter les traitements. (Très bien ! très bien ! au centre. — Interruptions à l'extrême gauche.)

Pour ma part, et je crois que c'est le sentiment d'un grand nombre de mes amis du parti modéré, je repousse énergiquement les augmentations émanées de l'initiative parlementaire, tandis que j'accepte celle que propose le gouvernement. (Très bien ! très bien ! au centre. — Interruptions à gauche.)

Rien ne me paraît plus dangereux que cette substitution de votre responsabilité, qui est vaine, à celle du gouvernement, qui est effective. (Très bien ! très bien ! au centre. — Bruit à gauche.)

Vous devenez ainsi responsables de toutes les entreprises tentées contre le gouvernement par la voie des syndicats. (Très bien ! très bien ! au centre.) C'est là une responsabilité que nous ne voulons pas assumer. (Applaudissements au centre.)

Le débat s'embrouille terriblement. Le président de la Commission du budget, M. Mesureur, sentant l'opposition grandir, abandonne le chiffre de deux millions; cinq mois de l'année étant écoulés, il se contentera de 1,200,000 francs; mais il n'entend pas qu'on établisse de distinction entre les facteurs; à côté des tout petits, il y en a qui ne sont pas beaucoup plus gros et qui doivent avoir leur part du gâteau budgétaire.

Bref, on se rallie à une proposition de M. Marc-Sauzet, qui est votée par 314 voix contre 223. Elle est ainsi conçue :

La Chambre invite le gouvernement à appliquer le relèvement de 4 millions 200,000 francs à la substitution complète du traitement kilométrique des facteurs ruraux et locaux, en améliorant les traitements minima; 2<sup>e</sup> A la majoration de 100 francs des traitements des autres sous-agents inférieurs à 1,200 francs.

Les facteurs de Paris semblent un peu sacrifiés; c'est ce qu'ils ont gagné à la grève.

Quant aux relèvements de crédits votés par le Sénat, la Commission et la Chambre, après elle, les ont improprement biffés. A deux reprises, M. Rivet et le ministre des finances lui-même, M. Peytral, ont essayé d'ébranler leur résolution; mais il s'agit là d'une prérogative constitutionnelle, qui mit aux prises, à un vingt-deux ans, Gambetta et Jules Simon; la Chambre a répondu par une *non possumus* inflexible.

En fin de compte, le budget a été voté, ou plutôt revoté, par 464 voix contre 44, et on l'a immédiatement porté au Sénat. Si celui-ci avait consenti à le discuter tout de suite, la Chambre l'aurait repris sans désespérer, et ce va-et-vient eût nécessité une séance de nuit; mais le Sénat ayant ajourné sa délibération à demain matin, la Chambre se réunira simplement à une heure pour l'attendre. Nous voilà au 30 mai. Pour peu que ce petit jeu de navette se prolonge, gare le sixième douzième provisoire !

Par-Pardus.

## L'ANTISEPSIE ET LA BEAUTÉ

En se servant de l'antiseptisme comme base à tous ses produits, Blanche Leigh a rendu un immense service à nos mondaines, qui voyant désormais les progrès scientifiques appliqués à son hygiène de la beauté, ne redoutent plus l'emploi des crèmes et lotions, surtout lorsque ces produits sortent du 4 de la rue de la Paix.

LES AMÉRICAINS AUX PHILIPPINES

Les négociations entamées entre les insurgés et les Américains en vue de la conclusion de la paix sont rompues depuis trois jours.

Les délégués d'Aguinaldo ont quitté Manille sans avoir pu tomber d'accord avec la Commission américaine.

Le président Mac Kinley en a éprouvé une vive déception, et il a télégraphié au général Otis de reprendre vigoureusement les opérations de guerre, qu'il d'ailleurs n'ont jamais été complètement suspendues.

Le malheur, c'est que les troupes des Etats-Unis, qui tiennent la campagne depuis plusieurs mois, sont très éprouvées par le climat, et que de nouveaux envois de troupes sont jugés nécessaires.

Le Président n'est pas sans appréhender les conséquences politiques de cette mesure, dans le doute où il se trouve qu'elle soit bien accueillie par le sentiment populaire. De plus, les troupes régulières sont insuffisantes et il va falloir faire un appel de volontaires. En effet, des 25 régiments d'infanterie, 10 de cavalerie et 7 d'artillerie que compte l'armée régulière vanek, il ne reste plus aux Etats-Unis qu'un régiment d'infanterie, quatre d'artillerie et quatre de cavalerie. Tous les autres sont à Cuba, à Porto-Rico, aux Philippines.

Les difficultés sont telles, à l'heure présente, vu la pénurie de troupes, que les Américains renoncent à occuper l'île de Mindanao, évacuée par les Espagnols, que les rebelles y sont nombreux et bien armés, et la conquête coûterait de trop gros sacrifices.

D'ailleurs, le général Otis a déjà suffisamment de tribulations dans l'île de Luzon, où Aguinaldo, pour placer ses ennemis entre deux feux, s'efforce de réveiller l'insurrection dans la province de Cavite, au sud de Manille.

La junte philippine en Europe dit que le seul moyen d'en finir est que l'archipel soit placé par les Etats-Unis sous le même régime que l'Egypte par rapport à l'Angleterre, Aguinaldo devant avoir une situation analogue à celle du Khédive.

Cela est bien raisonné, cela même concorde avec les affirmations faites par les Etats-Unis au début de la guerre,

quand ils proclamaient qu'ils ne voulaient à aucun prix annexer les Philippines... Mais depuis lors, il a passé de l'eau sous le pont !

Maro Landry.

## La fin de la déportation en Sibirie

Le Tsar vient, par une décision du 18 mai, de nommer une Commission chargée d'étudier les moyens de remplacer la déportation en Sibirie par d'autres peines.

La décision impériale est motivée par ce fait que la déportation des criminels, pratiquée depuis le dix-septième siècle, se trouve être nuisible au pays, depuis que la colonisation libre s'y développe, grâce à l'amélioration des voies de communication et aux progrès de la culture.

De l'avis de tous ceux qui connaissent la Sibirie pour l'avoir étudiée ou pour y avoir voyagé, la décision qui vient d'être prise sera le salut moral de la Sibirie : il est, en effet, dangereux de faire subsister côte à côte la colonisation libre et la colonisation pénale. Peu à peu la seconde gagnant la première et tout devient à grandir. Depuis quelque temps on avait pu s'apercevoir à Saint-Petersbourg des inconvénients de la coexistence de ces deux éléments de colonisation. Et au dire de notre compatriote, le baron de Baye, très averti sur toutes les choses de ce pays, le gouvernement russe devait, sous peine d'échouer dans sa tentative d'expansion vers l'Orient, rendre résolument la Sibirie plus accessible à la masse des colons intelligents, instruits et probes.

Dans un livre tout récent, intitulé *En Sibirie*, M. Jules Legras exprime la même idée : « Lorsque, dit-il, le gouvernement russe comprendra que pour régénérer ces hommes (les habitants de la Sibirie), il ne suffit pas de leur bâtir des églises, mais qu'il faut cesser de leur envoyer tous les criminels dont l'Europe ne veut plus, nul doute alors que l'ancienne population sibérienne, d'ailleurs bientôt noyée dans le flot des émigrants, ne vienne à s'amender. »

C'est donc une très sage mesure de prévoyance politique et économique qui vient d'être prise par Nicolas II, car elle importe, au premier chef, à l'avenir du vaste pays que traversera prochainement, dans toute sa largeur, le chemin de fer transsibérien. Or, cet avenir de la Sibirie s'annonce comme plein des plus engageantes promesses.

On entend toujours dire : la Sibirie est un désert glacé. Mais cette Sibirie, dont on parle tant sans la connaître, est à peu près deux fois et demie plus grande que l'Europe. Le climat n'est pas uniforme sur son Nord et sous son Midi. « La froide Sibirie, dit Reclus, a aussi des régions tempérées, auxquelles les colons slaves des provinces du Nord donnent avec complaisance le nom d'*Italies* » ; il est tel de ces régions où la terre est très fertile, à telle enseigne que le blé sibérien alimente une grande partie de la Russie d'Europe. La fertilité du sol contrebalance même, jusqu'à un certain point, les mauvais effets de la culture trop rudimentaire ou négligée. Ici, les prairies et les pâturages occupent une très grande étendue et nourrissent des millions de bêtes à cornes. Là, le sol recouvre d'immenses richesses minières dont l'exploitation est à peine ébauchée.

Quant à la peine de la déportation, s'il est vrai que certains récits émanant de condamnés politiques en ont sciemment exagéré les rigueurs; s'il est vrai aussi qu'on a introduit, dans ces temps derniers, de réels adoucissements dans le régime des déportés, il n'en demeure pas moins certain que leur sort était encore très dur. On comptait une moyenne annuelle de 16,000 à 18,000 individus envoyés en Sibirie. Les uns étaient des exilés politiques, les autres étaient bannis pour cause d'affiliation à une secte religieuse interdite; venaient enfin les transportés de droit commun. Or, quelles que fussent leur origine et la nature de leur faute, les exilés étaient tous répartis au milieu de la population sibérienne, les uns immédiatement, les autres après avoir purgé leur peine dans un bagne.

Goutez ce que dit encore M. Jules Legras : « Les déportés, dans les villages sibériens, se trouvaient dans une déplorable situation. Leur costume de prisonnier qu'ils portaient les désignait à tous les soupçons; leur situation sans issue (puisque ils étaient tenus de rester au village et qu'ils n'avaient pas de moyen d'existence) les désignait comme victimes à la rapacité des paysans. Ces derniers imposaient à ces ouvriers peu recommandables, d'ailleurs, peu sympathiques, affaiblis par la prison et la route en étapes, des contrats draconiques. Souvent c'était tout juste si les 80 roubles (150 francs) offerts pour gage d'une année suffisaient au malheureux à payer sa chaussure et à faire réparer sa souquenille en haillons. »

Réduits à une si dure existence, les transportés n'avaient qu'une idée en tête : s'évader, aller chercher ailleurs leur morceau de pain. Et c'est ainsi que, d'après les récentes statistiques, un peu plus de la moitié des déportés répartis dans les villages sibériens ont disparu sans laisser la moindre trace.

L'abandon dans lequel se trouvait cette armée de gens en proie à la misère, sans asile et sans foyer, avait quelque chose de choquant. Aussi la mesure dont le Tsar vient de prendre l'initiative ne pourra-t-elle qu'améliorer le sort des condamnés. Et comme à cet avantage d'ordre humanitaire elle joint celui d'aider au développement moral et aux progrès matériels de la Sibirie, elle est de celles qu'on doit louer sans réserve.

Maro Landry.

Chouilly, Avize, Le Mesnil-sur-Ogny, Cuis et Oge.

Il en est de même pour les vignobles de seconde catégorie dont les bourgeois à raisins blancs sont déshérités.

Les coteaux produisant les raisins noirs n'ont pas souffert partout. On ne signale que des dégâts insignifiants dans la grande et la petite montagne de Reims.

Mais les vignobles de Mareuil-sur-Ay, Avenay, Ay, Cumières et Hautvillers sont sérieusement atteints. Il en est de même à Vertus et aux environs, ainsi qu'à Saint-Martin-d'Ablis, Vinay, Chavay, Montholon, Pierry, Moussy et Epernay.

Dans ces crus, on peut espérer sur le contre-bourgeois; le malheur serait alors en partie réparé.

Il y aura donc une pénurie de vins blancs à la prochaine vendange. Pour cette raison, les négociants qui ne peuvent se passer de vins blancs font rechercher ceux qui existent dans la spéculation, et dans quelques jours, de fortes quantités auront été traitées.



hêtres; sur ces enfants des vieux arbres, s'abat le tonnerre.

De beaux jeunes gens, vêtus d'un costume élégant, coiffés d'un képi semblable à ceux de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole de santé de Lyon, mais de drap vert, où le galon est d'argent, avec un cor de chasse brodé d'argent, marchent sur une ligne, sous les arbres majestueux, à quelques pas les uns des autres. Armés d'un long compas de bois, dont une branche glisse par une coulisse, analogue à l'outil qui sert aux cordonniers pour prendre leurs mesures, ils vont aux arbres de mauvaise venue, ou trop serrés, ou d'une essence que l'on veut proscrire, et mesurent le diamètre avec leur compas de bois, le bastingue.

Dès qu'ils ont reconnu la dimension, ils la crient en donnant le nom de l'essence : foyard, hêtre, chêne ou blanc c'est-à-dire tilleul, peuplier ou bouleau. Un autre se tient à l'écart et inscrit les indications qui lui sont ainsi jetées.

Puis, armé d'une hache-marteau, le mesureur abat un pan d'écorce et marque la victime des lettres A. F. (administration des forêts).

Nous sommes en présence d'une section de l'Ecole forestière de Nancy, se livrant aux travaux de martelage dans une coupe où l'on veut préparer une futaie et assurer le réensemencement exclusif en hêtres et chênes.

Suivons cette voie herbeuse qui sépare deux quartiers de bois. Voici, entre les arbres, une autre section de l'Ecole : les jeunes gens vont, musant en apparence, regardent le sol, examinent les arbres, errent d'un foyard à quelque chêne menacé de carie par les chichots. Ceux-là étudient la forêt, la façon dont elle est aménagée, les résultats des traitements antérieurs. Tout à l'heure, ils se réuniront, s'assièront au rebord du fossé, pour se communiquer leurs impressions en vue du rapport que chacun d'eux devra écrire, à son retour à Nancy.

Si, traversant les bois, ils arrivent en vue de l'étang large et profond de Brin, ils apercevront le chalet élégant où, dit une tradition locale, on aurait jadis préparé des appartements pour le Comte de Chambord, en attendant l'heure de son apparition comme Roi. Plus loin, ils pourront rencontrer parfois les gardes allemands, conduits par deux gardes français, venant partager la partie de la forêt appelée bois de Bioncourt et appartenant à cette commune annexée, mais demeurée terre française.

La forêt de Champenoux est, en effet, à l'extrême frontière. Elle s'étend au pied de ces belles hauteurs d'Amance, du Grand-Mont et du Petit-Mont dont les Nancéiens ont demandé la fortification pour couvrir leur ville. Si jamais France et Allemagne se heurtaient de nouveau, les gardes forestiers seraient peut-être les premiers à faire le coup de feu.

Lorsqu'on vient de parcourir, comme je l'ai fait hier, ces massifs sylvestres, dont l'étendue totale est cependant médiocre, on comprend mieux l'importance militaire que les bois peuvent acquies.

Certes, nous avons appris, à notre dépitement, en 1870, combien le couvert des arbres est précieux pour les surprises ! Aujourd'hui, la rôle des forêts s'est singulièrement étendu. Avec la portée accrue des armes, les troupes qui sauront le mieux se servir des forêts s'élèvent au premier rang. On les utilise pour les surprises ! Aujourd'hui, la rôle des forêts s'est singulièrement étendu. Avec la portée accrue des armes, les troupes qui sauront le mieux se servir des forêts s'élèvent au premier rang. On les utilise pour les surprises !

Mais ce n'est pas tout, savoir se servir des forêts. Il faut encore en connaître les secrets, en apprendre tous les sentiers, en approfondir les mystères. Sans guides familiers avec un bois étendu, aucun officier ne saurait conduire une troupe en dehors des grandes routes. Aussi, les concours des agents forestiers — gardes, brigadiers, gardes généraux, sous-inspecteurs et inspecteurs — sera-t-il indispensable à nos armées au jour d'une mobilisation.

C'est pourquoi ce personnel a été militarisé depuis la guerre. Mais on a compris son rôle d'une façon assez bizarre. Au lieu de constituer chaque groupe de gardes comme guides dans la portion de bois qu'ils sont chargés de surveiller, on a formé des compagnies; les unes actives, devant marcher avec les armées en campagne; les autres, dites de forteresse, composées des moins valides et affectées à la défense des places fortes. Ni les uns ni les autres ne seront d'un grand secours.

Ces compagnies sont une goutte d'eau dans la masse d'hommes mise sur pied au moment d'une guerre générale. Elles seront noyées dans la gigantesque organisation. Si chaque garde connaît bien sa forêt, il ignore les détours de la forêt voisine. Il ne saurait donc y guider une troupe, indiquer les fourrés et les points propres aux embuscades, les jonctions importantes de routes et de sentiers.

Et non seulement on voudrait leur imposer cette tâche, mais encore, en les mêlant au sein d'unités, on les enlève aux bois qu'ils connaissent à fond. Voici la forêt de Champenoux, à la frontière. Que la guerre éclate, ses gardes iront à Nancy, se grouper avec ceux d'autres forêts, pour constituer des compagnies, et nos troupes d'avant-garde ne trouveront pas un guide pour leur permettre de couvrir efficacement les débouchés de la Seille !

Il y a là un vice d'organisation qu'il m'a paru bon de signaler avant de poursuivre le récit de ma visite à l'Ecole forestière de Nancy. Nous avons poussé trop loin la règle des groupes pour la défense nationale. Combien nous serions plus forts, combien nous serions mieux couverts si tous les éléments préposés, en temps de paix, à la surveillance des frontières, gardaient ce rôle en temps de guerre ! De Lille à Lunéville, de Lunéville à Nice, douaniers, forestiers, gendarmes devaient rester sur place pour fournir à nos troupes les guides dont on aura besoin. Si, même, on avait pu constituer en petits corps, compagnies ou bataillons, les territoriaux des communes dont le territoire se prête à la guerre de partisans — comme les Ardennes ou les Vosges — ces gens-là luttant, chez eux, pour leurs propres foyers, rendraient autrement de services que par leur encadrement au sein des régiments de marche !

Mais à des guides de métier il faut des officiers capables de fournir aux chefs de corps, aux généraux, des indications d'ensemble sur la portion de frontière à surveiller. En donnant à l'Ecole forestière le rang d'Ecole militaire, on a donc sagement agi.

Ardouin-Dumazet.

## M. Edouard Branly

D'aucuns s'étonnent — et le *Figaro* s'est fait lui-même l'interprète de cet étonnement — de ce que M. Edouard Branly, le premier initiateur de la télégraphie sans fils, ne soit pas encore décoré.

Le fait est qu'il y a de quoi.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, que les yeux du monde savant sont fixés sur le savant professeur de l'Institut catholique, et il n'avait pas attendu la fabuleuse invention des radioconducteurs pour faire figure parmi les physiciens d'avenir. Le jour où il passait sa thèse, l'un de ses juges (et quel juge !), Sainte-Claire Deville, après l'avoir comblé d'éloges, l'invitait déjà publiquement à poursuivre sans se lasser ses études sur les électro-aimants, « parce que, disait-il, il était certain que, tôt ou tard, il accoucherait de quelque grande découverte de nature à révolutionner à la fois l'industrie privée et la défense nationale ». On sait si Sainte-Claire Deville a été bon prophète.

Malheureusement — ou heureusement — M. Edouard Branly n'est pas seulement un savant de vaste envergure, c'est aussi un caractère. Incapable de solliciter une faveur, il est également incapable de tolérer une injustice. Victime d'un passe-droit que lui avait valu l'indépendance de ses opinions, il dut rompre avec l'Université et passer, avec armes et bagages, à l'Institut catholique, dont il allait devenir l'une des têtes de colonne.

L'Alma Mater n'a pas pardonné cette désertion à un homme que son mérite personnel, ses admirables travaux et ses longs services dans le laboratoire du professeur Desaint semblaient prédestiner à la plus glorieuse carrière officielle. On l'a traité un peu comme une brebis galeuse, et beaucoup de ses anciens camarades de l'Ecole normale évitaient de le saluer, de peur de se compromettre.

Depuis, il est vrai, le vent a tourné, et nombre de ceux qui reniaient le professeur de l'Institut catholique, le transfuge de la Sorbonne, mettent une sorte de coquetterie à reconnaître l'inventeur de la télégraphie sans fils, et à lui emboîter respectueusement le pas. C'est l'occasion ou jamais de réparer, aux applaudissements unanimes du monde entier, l'ostracisme injuste dont il a été trop longtemps l'objet. S'il est vrai que la Légion d'honneur est surtout destinée à mettre en vedette tous ceux qui, sur quelque terrain que ce soit, dans les sciences, les lettres ou les arts, par leur courage ou leur talent, ont illustré leur pays, augmenté sa puissance ou son prestige, M. Branly ne saurait en être exclu. L'honorable M. Leygues a trop de largeur d'esprit et de souci de la justice pour ne pas comprendre que c'est le moment de fleurir de pourpre la boutonnière du Français de génie dont le nom est sur toutes les lèvres, que le ruban n'honorera pas davantage, sans doute, mais qui honorerait le ruban.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire !

Emile Gautier.

## LE MONDE RELIGIEUX

LE CONGRÈS POUR LE DROIT D'ASSOCIATION. — Malgré la grosse déception causée aux congressistes par l'abstention de M. Jules Lemaitre, le congrès pour le droit d'association aura présenté jusqu'à la fin un intérêt soutenu, et il laissera, du moins est-il permis de l'espérer, autre chose et mieux que des souvenirs oratoires.

De nombreux discours y ont été prononcés, notamment par M. Etienne Lamy, président; par M. Fongsegrive, directeur de la *Quinzaine*; par M. Charles Benoist, professeur à l'Ecole des sciences politiques, et par le marquis de Varennes-Sommères, qui a eu le courage de heurter de front certaines opinions préconisées de la plupart de ses auditeurs et le mérite de rallier, en fin de compte, la majorité à ses idées personnelles sur le « droit de propriété dans les associations ».

Le congrès a été ouvert jeudi soir par le très beau discours de M. Etienne Lamy, qui a rappelé tout d'abord les bienfaits de la vieille France tout redoublée au droit d'association. Le droit d'association donna à la commune ses franchises, à la province son indépendance, au pouvoir central sa force. La monarchie absolue le supprima. De cette suppression résultèrent l'isolement et l'impuissance du citoyen et l'obligation, pour l'Etat, de suppléer à cette impuissance.

Comment y suppléa-t-il de nos jours ? Le système actuel est basé sur l'article 201 du Code pénal, qui interdit les associations de plus de vingt personnes. On pouvait croire cet article tombé en désuétude. Mais la législation « en sommeil » a été sur ce point réveillée par le procès des ligues. Les ligues poursuivies étaient, qu'on pense de leur but, ouvertes et françaises. Le gouvernement ne songea pas un instant à poursuivre la franc-maçonnerie, société secrète et internationale.

C'est donc par l'arbitraire que l'Etat entend suppléer à l'impuissance des citoyens. Le compte de nos libertés est facile à faire. Elles sont au nombre de trois : liberté de presse, de vote, de réunion. C'est-à-dire que nous avons les libertés qui ne profitent ni à l'individu ni à la nation, et qui ne donnent la fièvre; nous n'avons pas celles qui profiteraient au plus grand nombre et qui donneraient au peuple la santé. Nous ne serons que des « paralytiques bavards » tant que nous n'aurons pas la liberté d'association.

Le discours de M. Fongsegrive est plutôt un cours de philosophie ou un article de revue, mais il y faut admirer sans réserve la précision des définitions et la puissance du raisonnement. Il plaira plus à la lecture qu'à l'audition. M. Fongsegrive voit dans l'association « un accumulateur de forces », un « multiplicateur d'énergie », donc quelque chose de bon en soi et qui ne saurait tomber justement sous le coup d'une prohibition légale qu'on a eu le but poursuivi par telle ou telle association serait mauvais. En résumé, rien de ce qui est permis aux individus pris isolément ne saurait être défendu aux citoyens groupant leurs efforts pour assurer le succès. Et qu'on n'objecte pas que la liberté d'association constituerait les biens de mainmorte, créerait des Etats dans l'Etat. Ce sont là de vaines fantômes qui ont trop servi, tel le fameux spectre cléricale, et qu'il est temps de remettre au magasin des acces-

soires. La liberté d'association est une condition nécessaire du progrès social.

Le marquis de Varennes-Sommères a pris la parole au cours d'une des séances privées de samedi, pour faire la critique serrée, et sans ménagements, du projet de loi « idéal » soumis aux délibérations du congrès. L'article 3 de ce projet était ainsi conçu :

Les associations qui voudront jouir de la personnalité civile devront déposer à la mairie un exemplaire de leurs statuts, etc.

C'est contre la « personnalité civile » que s'élève l'orateur. Il la dénonce avec force comme un danger pour la liberté elle-même. Il est faux que le souverain puisse créer une personne morale; la personnalité civile n'est qu'une expression juridique, sans aucune portée réelle. Le droit d'acquies, le droit de posséder appartient à toutes associations en vertu même de la nature des choses, du contrat de société, et de la légitimité du but à atteindre. Obtenir pour une association la personnalité civile, c'est remporter une victoire à la Pyrrhus, c'est sacrifier un droit naturel, primordial, à je ne sais quelle liberté précaire, que l'Etat pourra reprendre, selon son bon plaisir, après l'avoir donnée; c'est aller, de gâté de cœur, au devant d'une confiscation.

On a tenu compte de ces observations puisque le texte de l'ordre du jour proposé au congrès et adopté à l'unanimité ne fait aucune mention de la personnalité civile. Voici cet ordre du jour :

Le congrès demande :  
1° L'abrogation immédiate de toutes les mesures préventives, lois, décrets, entravant, contrairement au droit naturel, la liberté d'association ;

2° La présentation d'une loi organique qui assure à tous les Français cette liberté et à toutes les associations les droits d'acquies et de posséder, sans lesquels elles ne pourraient atteindre leur but.

La très intéressante conférence de M. Charles Benoist, à la séance de clôture, a été consacrée à l'histoire de la question : La loi de 1791 a supprimé les corporations professionnelles. L'Empire est allé plus loin, avec l'article 291 du Code pénal qui interdit les associations de plus de vingt personnes, de quelque nature que soient ces associations. La monarchie de Juillet est allée plus loin encore en étendant cette interdiction aux subdivisions possibles des associations de plus de vingt personnes. La République actuelle a édité en 1884 une loi en faveur des syndicats ouvriers. Cette loi n'est pas mauvaise, mais imparfaite. Tant que l'article 291 n'aura pas été abrogé, nous ne pourrions pas nous vanter d'avoir la liberté d'association. Or, tous les pays étrangers, y compris ceux qui vivent sous un régime monarchique, reconnaissent plus ou moins ce droit primordial que la France républicaine s'obstine à méconnaître.

Après M. Charles Benoist, M. François Coppée prend la parole. Avec beaucoup de bon sens et d'humilité, il déclare que, « simple poète », il n'entend pas grand-chose à la question d'économie sociale sur laquelle il a néanmoins accepté de dire quelques mots; et il fait le récit du procès des ligues, pour terminer par un appel au régime social de l'Evangile.

Il serait injuste de ne pas mentionner les très beaux discours de MM. Arthur Verhaegen, député permanent au Parlement des Pays-Bas. Les catholiques ont été confirmés, par eux, dans cette opinion, en apparence paradoxale, que la République française pouvait recevoir des monarchies étrangères certaines leçons de démocratie et de liberté.

### LA MÈRE MARIE DU SACRÉ-CŒUR AU VATICAN

Nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion d'affirmer que les sentiments personnels de Léon XIII à l'égard de la Mère Marie du Sacré-Cœur, de ses livres et de son œuvre. Il nous est particulièrement agréable aujourd'hui de pouvoir fournir une nouvelle preuve que nous ne nous étions pas trompés sur ce point.

Voici le fait : blâmée par la Congrégation des évêques et réguliers, désavouée — après coup — par l'ordre auquel elle appartenait, la Mère Marie du Sacré-Cœur a commencé par se soumettre; puis elle est partie pour Rome, où le Saint-Père, qui lui avait déjà fait envoyer par le cardinal Serafino Vannutelli une bénédiction spéciale, a daigné accorder à l'éminente religieuse une audience privée. Résultat de cette audience : l'autorisation expresse, pour la Mère Marie du Sacré-Cœur, de continuer à se dévouer, hors du cloître, et en conservant, par privilège insigne, l'habit religieux, à l'enseignement des jeunes filles.

En outre, on souhaite et l'on veut, dans les hautes sphères du Vatican, que cette décision éminemment bienveillante mette fin aux polémiques injustes et parfois odieuses dont la personne de la Mère Marie du Sacré-Cœur, désormais connue à Rome, a trop longtemps été l'objet.

Les « erreurs » et les « impertinences » ne sont plus de saison. Léon XIII, dont la santé ne laisse rien à désirer, est encore, dans la souveraine acception du mot, en fait comme en droit, n'en déplaît aux réfractaires, le chef de l'Eglise.

Julien de Narfon.

## Nouvelles Diverses

### LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le *Figaro* :

M. H. M. (40 fr. pour Mme Derouzières, rue Mozart; 40 fr. pour l'artiste dramatique); 20 francs.  
En l'honneur de Saint-Antoine (10 fr. pour chacun); 20 francs.  
Anonyme (20 fr. pour Mme Derouzières, 30 fr. pour l'artiste dramatique); 50 francs.  
Mme L. B. (5 fr. pour chacun); 10 francs.  
H. P. (5 fr. pour chacun); 10 francs.  
M. A. T. (50 fr. pour chacun); 100 francs.  
Edouard Heinemann (20 fr. pour chacun); 40 francs.

M. P. A. (25 fr. pour chacun); 50 francs.  
Des fervents de Saint-Antoine (10 fr. pour chacun); 20 francs.  
L. N. pour M. X..., artiste dramatique; 50 francs.

### UN PARRICIDE

Un drame, encore mystérieux, s'est passé l'ant-dernier nuit, 21, rue de Montcalm, quartier Clignancourt.  
A cette adresse habite M. Arthur Sauvé, âgé de quarante-huit ans, employé de chemin

de fer. Il a avec lui sa femme et sa fille Jeanne, âgée de vingt ans.

Or, au cours de la nuit, M. Sauvé a été frappé d'un coup de couteau de cuisine en pleine poitrine. La blessure est très grave, peut-être mortelle.

M. Chénin, commissaire de police, informé, a fait transporter le blessé à l'hôpital de Lariboisière.

Quant à l'auteur du meurtre, Jeanne Sauvé a déclaré que c'était elle qui — à la suite de reproches ininterrompus et de menaces de voies de fait de la part de son père — l'avait frappé pour se défendre.

Mais Mme Sauvé, intervenant, affirme que sa fille est innocente et que c'est elle qui a donné le coup de couteau à son mari.

En présence de ces contradictions, M. Carpin a assigné les deux femmes à sa disposition. D'après ce que, malgré sa faiblesse, Sauvé a pu faire connaître, elles seraient coupables toutes les deux. Ce serait bien Jeanne qui aurait frappé, mais elle n'aurait agi que poussée par sa mère.

L'enquête continue.

Cinq ouvriers belges, travaillant à Dugny, commune du ressort d'Aubervilliers, qui courraient la messe femme, se prirent hier de querelle à dix heures et demie du matin et en vinrent aux mains.

Les couteaux sortirent des poches et bientôt deux des combattants, Constant Reyte et son oncle tombèrent grièvement blessés à la poitrine et à la tête.

On a dû, en raison de la gravité de leur état, les transporter à l'hôpital Lariboisière. M. Marie, commissaire de police de la circonscription, a ouvert une enquête et procédé à l'arrestation des coupables.

Le 13 mai dernier, un jeune homme du nom de Saint-Paul venait attendre, avenue de Suffren, Mlle Elisa Dazet, artiste lyrique, qu'il avait eue pour maîtresse, et lui lançait du vitriol à la figure, la jeune femme s'étant énergiquement refusée à reprendre la vie commune.

Aussitôt son attentat commis, Saint-Paul était monté dans une voiture et s'était fait conduire à son domicile 8, boulevard Montmartre. Mais il n'était resté que quelques instants dans la chambre meublée qu'il occupait à cette adresse. Il avait déguerpé quand des agents sont venus pour l'arrêter.

Il n'avait pu porter qu'un quart de Paris. Il avait tout simplement émigré dans un autre quartier et était allé se loger rue François-Ier. Comptant probablement qu'il ne pourrait échapper longtemps encore aux recherches dont il se savait l'objet, l'auteur du lâche attentat dont Mlle Dazet a été la malheureuse victime, vient de se constituer prisonnier. Il a été aussitôt mis à la disposition du Parquet.

Jean de Paris.

Mémoire. — Un charpentier, nommé Adolphe Sauvin, travaillant hier à la réfection du toit d'un immeuble de la rue Dupuy, a vu tomber un locataire d'une maison située en face de lui jeter une bouteille de vin. En se penchant pour la saisir, Sauvin perd l'équilibre, tombe et se tua.

J. de P.

## Informations

Conseil de cabinet. — Les ministres se sont réunis exceptionnellement hier matin en Conseil de cabinet, au ministère de l'Intérieur, sous la présidence de M. Charles Dupuy.

Ils se sont entretenus des modifications apportées par le Sénat au budget de 1899 et des résolutions prises par la Commission du budget de la Chambre.

A l'Elysée. — Le Président de la République a reçu hier le ministre de Chine à Paris, qui lui a présenté M. Charles Vapereau, commissaire général de l'Empire de Chine à l'Exposition de 1904.

Loubet a reçu en outre le général Boris et le préfet de la Loire.

Enfin, le comte Beugnot, le prince Murat et M. du Bos, commissaire de la Société des Steeples, sont venus inviter le Président de la République à assister au Grand-Steeple de l'Université.

Dans l'Université. — Au cours de la séance du Conseil de l'Université de Paris qui a eu lieu hier matin, MM. Gréard, vice-recteur, et Ernest Lavisse ont fait deux communications particulièrement intéressantes.

Il s'agit encore des bourses de voyage récemment fondées par le généreux anonyme qui, à chaque nouvelle réunion du Conseil, se signale par une nouvelle libéralité.

Cette fois le donateur anonyme fait connaître à M. Gréard et au Conseil de l'Université que si quelques-uns des bénéficiaires des bourses qui seront attribuées cette année auront des cours de voyage le désir de revenir à Paris pour profiter du grand enseignement de l'Exposition universelle qui se prépare, il est disposé à verser les sommes complémentaires nécessaires pour couvrir les frais de l'aller et du retour.

M. Lavisse, d'autre part, a présenté l'analyse des lettres adressées au Conseil de l'Université par les cinq bénéficiaires des bourses distribuées l'an dernier.

Par ces lettres, MM. Hovelacque, Muller, Wenlser, Maître et Métin rendent compte de leurs premières impressions de voyage autour du monde.

Les places étant réservées, on est prié de les retenir d'avance à la sacristie. Le prix en sera affecté à l'achèvement des travaux complémentaires.

Les bonnes œuvres. — Samedi prochain, au lieu au Trocadéro une matinée extraordinaire au profit du Traitement quotidien et gratuit des tuberculeux pauvres.

La représentation commencera à deux heures par une conférence de Georges Vallery-Lacroix. Le programme : Melchisedech, Escalati, Murat, Darcy, Franck, Jane Marignan, Menjaud, Gast Laurent, Magdeleine Godard, Camille du Gast, Marais, Vauvel, Bruet-Rivière, Dessornaux, etc., etc., et les *Fourberies de Nérine*, de Théodore de Banville.

Le caractère de bienfaisance de cette fête qui a pour objet la création de nouvelles cliniques gratuites dans divers arrondissements de Paris lui vaut le précieux appui des hautes personnalités politiques et mondaines.

Fête de charité. — Dimanche prochain, la Société amicale de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie, horlogerie donnera sa grande fête annuelle, dans le parc du Vésinet, au profit de sa caisse de secours. La présidence d'honneur de la fête a été acceptée par M. de Ribes-Christofle, et les plus hautes notabilités de la bijouterie parisienne y ont adhéré.

De nombreux objets d'art et de riches bijoux de toutes sortes seront offerts en prix aux vainqueurs des différentes courses figurant au programme de cette fête de charité.

Compagnie internationale des Wagons-Lits. — Eté 1899. — Services de luxe. — A partir du 1er juin, seront remises en circulation sur le réseau P.-L.-M. les voitures de luxe de la Compagnie des Wagons-Lits, complétant l'organisation de la période d'été qui commence.

Indépendamment des voitures-restaurants desservant la ligne de Paris-Lausanne et déjà annoncées, un dining-car sera adjoint entre Paris et Dijon aux rapides à destination de Genève, et vice versa. Départ de Paris à 8 h. 10 matin, arrivée à Dijon à midi 52 et à Genève à 17 h. 6 soir. Retour au rapide de Genève à 17 h. 6 soir, arrivant à Dijon à 3 h. 30 du soir et à Paris à 10 h. 30.

Des sleeping-cars seront mis en circulation dans les express de nuit desservant Vichy. Départ de Paris à 10 h. 5 du soir, arrivée à Vichy à 5 h. 50 du matin. Dans l'autre sens :

départ de Vichy à 10 h. 32 du soir, arrivée à Paris à 6 h. 20 du matin.

Parallèlement, des sleeping-cars desserviront la ligne de Paris à Berne, par Pontarlier et Neuchâtel, avec prolongation jusqu'à Interlaken. Départ de Paris à 9 h. 10 du soir, arrivée à Berne à 9 h. 55 du matin, à Interlaken à midi 45.

Dans l'autre sens : départ d'Interlaken à 5 h. 15 du soir et de Berne à 8 h. 5, arrivée à Paris à 6 h. 45 du matin.

## Figaro à la Bourse

Lundi 29 mai.

Comme nous entrons dans une semaine qui sera fertile en événements sensationnels, et comme, de plus, la liquidation est à nos portes, la spéculation a jugé qu'une grande réserve était de rigueur. Quelques emballés, au début, ont bien essayé de pousser les cours; mais cette tentative plutôt inopportune n'a eu aucune espèce de succès. Au contraire elle a provoqué des réalisations, surtout dans le compartiment des fonds d'Etat. La perte subie par ces valeurs n'a pas beaucoup d'importance, si on compare les cours de la clôture aux derniers cours de samedi; mais elle ne laisse pas d'être sensible si on fait la comparaison entre les prix du commencement et ceux de la fin. Mais en somme, il n'y a de diminutions notables nulle part. Nos rentes restent au comparativement souffert. Le 3 0/0 perdant 20 centimes à 103 07 après 102 27 et 102 05, et le 3 1/2 0/0 reculant de 17 centimes à 102 57 après 102 85. On s'attend à des reports à peu près pareils à ceux des mois derniers, lesquels, vous vous en souvenez (surtout si vous étiez acheteur ?) n'étaient pas précisément le comble du bon marché. Au comptant, le 3 0/0 perd 20 centimes, et 40 centimes le 3 1/2 0/0. Tout de même, on est encore à quelques centimes au-dessus des précédents cours de compensation.

Les valeurs à grand talon, aujourd'hui, mis une sourdine à leur grolot. Il y a bien une avance de 35 francs sur la *Sonovie*, mais c'est une pure bagatelle, n'est-ce pas ? Le *Rio Tinto* finit à 1,235 et 1,237. Quant à l'*Eclaireur*, elle a, comme d'habitude, des oscillations assez étendues : on a fait 64 27 et 65 fr. cours extrêmes, et on finit à 64 35, en avance insignifiante de 40 fr. sur hier. Puisque je parle des valeurs exotiques, je tiens à dire deux mots des *Bons cubains*, qui leur sont apparentés, comme on sait. Le 6 0/0 perd 4 francs à 280, le 5 0/0 8 francs à 245. On commence à comprendre qu'il, du moins, l'impôt sévère. C'est du reste assez naturel; mais il y a un tas de gens qui, jusqu'ici, n'ont jamais voulu le croire.

L'*Italian*, après avoir monté de 95 95 à 96 40, redescend en clôture à 95 80. Le *Turc C* perd 12 centimes à 27 02 après 27 20; le *D*, au contraire, est en légère avance de 5 centimes à 23 05; et la *Banque ottomane* perd sans grand changement à 592. Diminutions de 25 à 30 centimes sur les *3 0/0 russes*, le 1891 à 92 75 et le 1896 à 92 69. Le 2 1/2 brésilien à 87 30 et le 5 0/0 à 75 05 sont à peu près invariables; mais la *Minas Geraes*, commençant le mouvement en avant que nous avons prévu, est en progrès à 379.

La *Banque de Paris* est à 1,128, le *Credit foncier* à 735, la *Société Générale* à 902, la *Banque spéciale des valeurs industrielles* à 225, la *Lyonnais* à 901, la *Banque internationale* à 860, la *Banque de l'Inde* à 440; tous ces cours ne s'éloignent guère de ceux de samedi, encore que quelques-uns d'entre eux soient légèrement teints de faiblesse.

Le *Lyon* à 1,930, l'*Orléans* à 1,830, gagnent 13 et 25 francs; le *Midi* est lourd à 1,390, ainsi que le *Nord* à 1,267.

Le *Suez* est calme à 3,712, après 3,720. L'*Omibus* gagne 9 francs à 1,434; mais il y a eu des ventes au comptant. La *Thomson-Houston* est sans grand changement à 1,573. Un peu de lourdeur sur la *Traction* à 272. La *De Beers* est immobile à 742. Le *Gas* perd 5 francs à 1,305 après 1,305.

Le Boursier.

### MINES D'OR

Aussi bien à Londres qu'à Paris, les affaires ont été excessivement calmes hier. Il n'y a pas lieu d'être surpris. Au Stock-Exchange, on n'est encore qu'au lendemain de la liquidation de fin mai et, ici, nous commençons à nous occuper de la fin de l'été. Et bien cette dernière s'annonce comme devant être très facile, on n'engage, pour le moment, que peu d'échanges.

Nous n'en sommes pas moins fermes partout. Au reste, les dépêches connues ce matin sont très satisfaisantes et confirment qu'à l'heure où nous écrivons, sir Alfred Milner et le président Kruger doivent être en route pour Bloemfontein où ils commenceront à conférer dès demain mercredi.

Londres, l'amélioration qui s'était produite samedi dans la tenue du marché s'est facilement maintenue, et dans certains cas, elle s'est même légèrement accentuée encore. La *Rose Deep* gagne 1/8 à 40 liv. st. 7/8 (274 fr. 16). Il en est de même de la *Modderfontein*, qui passe de 12 liv. st. 3/16 (97 fr. 24) à 13 liv. st. 1/16 (98 fr. 24). Les *Crown Reef* et *Glen Deep* à leurs premiers cours de 13 liv. st. (153 fr. 78) pour la première, et de 4 liv. st. 5/8 (116 fr. 59) pour la seconde.

A Paris, et bien que l'on ne reste pas aux plus hauts cours pratiqués pendant la séance, quelques avances sont aussi à relever. La *Golden Deep* a repris un moment à 294 fr. 50. Elle finit à 292 francs, en bénéfice de 4 francs sur samedi. Le *Village Main Reef* est également mieux à 243 fr. 50. On l'a même échangé un instant à 243 francs. *Mary Consolidated*, à 143 francs, *Lancaster*, à 98 fr. 50, et action



première quinzaine des jadis, privés de leur spectacle du 23 février à cause des obsèques du Président Félix Faure, que leurs coupes à cette date sont restés à la représentation du jeudi 1er juin.

**Au Conservatoire.** — Aujourd'hui mardi, à neuf heures du matin, examen semestriel des classes de MM. Rougnon, Schwartz, Kaiser, Bourlon, Guignac, Remy Hardouin, Leblanc, Renart, Marcon, Roy, Meyer et Lhotte. (Solfège des instrumentistes hommes et femmes. Lecture.)

M. Albert Carré a reçu, hier, sous le masque, opéra-comique en un acte de M. Paul Berlioz, musique de Mme Ferrari, qui sera représenté l'hiver prochain.

Ainsi que nous l'avons annoncé, Mme Réjane, avant de partir en congé, reprendra sur la scène du Vaudeville, plusieurs des rôles qu'elle a créés et doit interpréter dans sa prochaine tournée.

Donc, aujourd'hui mardi et demain mercredi, irrévocablement, deux dernières représentations de *Mme de La Fayette*.

Jeudi, vendredi et samedi, *Amoureuse* ! comédie en trois actes de M. Georges de Porto-Riche.

Dimanche prochain et jours suivants, *Zaza*, comédie en cinq actes, de MM. P. Berton et Ch. Simon.

Pour ces représentations, dont le nombre sera nécessairement limité, les billets de faveur seront généralement suspendus.

La Société de secours et d'assistance mutuelle des artistes du théâtre de la Gaîté a tenu, aujourd'hui, au foyer du théâtre, son assemblée annuelle. On a fait, applaudissant les rapports du secrétaire, M. Bernard et du président M. Lefèvre, constatant d'heureux résultats, une allocation émise de M. Debruyère et une harangue familière de M. H. Fouquier, qui présidait la réunion.

M. Maurice Charlot vient d'engager au Palais-Royal, pour trois ans, M. Chimène qui s'était fait remarquer précédemment à l'Ambigu.

Nous avons dit que c'était jeudi en matinée, à une heure précise, qu'a lieu à la Porte-Saint-Martin la matinée donnée par les artistes parisiens au bénéfice de Mme Lydie Thompson.

Voilà le programme complet de cette intéressante soirée artistique :

**Mariage de M. d'Amboise** (1er acte).

Piton Labaume MM. Félix Huguenot  
Julia Dubourg Mmes de M. d'Amboise  
Léonora Henriot  
Violette S. Carli  
Albertine Cécile Caron  
Féline Dickson.

**Othello** (5<sup>e</sup> acte).

Othello MM. Monnet-Sully  
Cassio Paul Mounet  
Yago Hamel  
Montano Delaunay  
Ludovic Gaudry  
Gratiano Miles Lars  
Desdémone Wanda de Boncoza

a) *Acte de Benvenuto*, de Diaz M. Bartol  
b) *La Charrue*, de Goublier id.

c) *Jadis*, de Henri Kettner Mme Carrière  
d) *Le Visite*, de Xanrof id.

e) *Mozine*, monologue de M. Coquelin cadet  
f) *Les Chanteurs* monologue de J. Thibet id.

**Hamlet** (acte III, 4<sup>e</sup> tableau).

Hamlet Sarah Bernhardt  
Polonius MM. Chamery  
Le Spectre Ripert  
La reine Gertrude Mmes Maréca

**Lysistrata**, comédie en prose de Maurice Donnay.

Lysistrata Mme Réjane  
Géramon MM. Guiry  
Léon Numa  
Néostate Frédéric  
Géramon Numa  
Géramon Numa  
Géramon Numa

Air de *Zoroastre* du *Mage*, de MASSENET, M. Alvarez. — Air d'*Hérodiade*, de MASSENET, M. L. Grandjean.

**Cyrano de Bergerac**, (2<sup>e</sup> acte).

Cyrano MM. Coucinin aîné  
Ragueneau J. Coucinin  
Christien Volny  
De Guiches Desjardins  
Caton de Castel-Jaloux Pénicaud  
1<sup>er</sup> cadet Bouvier  
2<sup>e</sup> cadet Rosenber  
Le Bret Walter  
1<sup>er</sup> poète Carrière  
Mousquetaire Mmes Maria Legault  
Roxane Mmes Maria Legault  
Lise Miroir  
Duguesne Rouchetel  
Un enfant la petite Boyceve

Les autres rôles par MM. Gérard, Porson, Ossart, Jourdan, Patineau, Davançon, Albert, Mallet, Dannequin, Adam, Lévy, Léon Maurel.

**Jules Huret.**

**SPECTACLES & CONCERTS**

Aujourd'hui :

A la Bodinière, à 3 heures : Nino, le liseur de pensées. — Suggestion mentale et télégraphie humaine. — A 8 h. 1/2 : *Le Nouvel Amour* (Cronique du mariage et de l'union libre. Une nouvelle morale amoureuse). Conférence par M. Joseph Renaud.

Aux Mathurins, à 3 heures : *La Fin d'un Flirt*, comédie mondiale de M. Baude de Maurel, jouée par Mme Raphaële Sisos et M. Paul Plan. Causerie de M. George Vanoir sur « le Flirt ». — A 8 h. 1/2 : *Scènes de la vie des courtisanes grecques*, de Lucien de Sarnate, traduction de MM. P. Piazzi et Ch. Chaut, jouée par Miles Mitzy Dalt, A. Legat, Schmit, et M. Demay.

Ce soir, au théâtre des Capucines, première représentation, à ce théâtre, de *Lischen et Fritzchen*, opérette en un acte, paroles de M. Boisselot, musique de J. Offenbach.

Lischen, Mlle Saulier; Fritzchen, M. Chambréry.

Les *Tribunaux comiques* (affaires Blancheton, Jomard et Chaussepied), avec Gallpau, Dayle, Merisell, Levesque, Mlle Guitty, etc.

A Balthy et à Fordyce, désopilants de verve et de fantaisie dans leur revue, est échu le don de déchaîner le rire ; à Thylda, merveilleusement saillante dans les *Grandes Courtisanes*, est échu celui d'émouvoir. Mais aux Folies-Bergère, le charme et la beauté ont toujours leur part, et cette fois, en la personne de Germaine de Berry, d'Alina Clairval, de Gertrude Sorano, sans oublier la belle Guerrero.

Le Casino de Paris fera sa fermeture demain soir. A cette occasion MM. Borney et Desprez organisent une fête qui clôturera brillamment la saison. A côté de nombreuses attractions, on applaudira encore Vanora, les Malsu, Adeline Claire et le *Vitaphone*, cette lanterne magique vivante, aux tableaux d'une variété si charmante.

Les variétés pharaoniques ne paraîtront plus que ce soir et demain à Polythéâtre. Avec la *Fête des Poupées*, l'exquise diseuse Sissy et la belle Chiquita, le music-hall à la mode offre un spectacle des plus intéressants.

A la Bodinière, demain mercredi, à 3 heures, cinquième représentation de *l'Épingle*, avec Mlle Marcelle Valdey et Abel Deval. La comédie de M. Eddy Lévis, dont le succès s'est accentué, attire à chaque séance un public particulièrement brillant. La délicate interprétation que donne de *l'Épingle* Mlle Marcelle Valdey et Abel Deval fait d'ailleurs

de ce spectacle un des plus exquis que nous ait offert la Bodinière.

M. Hardy-Thé donnera demain mercredi, dans la salle des Fêtes de l'avenue Hoche, un concert, avec le concours de Mme la comtesse de Maupou et de MM. Joseph et Jacques Thibaud.

Avec le concours de Mmes Marie Morel et Emilie Vidal, de l'Opéra, de MM. Gaston Paulin et Paul Pecquery, etc., M. V. Llorca vient de donner, salle Pleyel, un concert de musique moderne qui a eu le plus grand succès.

On a surtout applaudi l'éminent pianiste dans les œuvres de Godard, Saint-Saëns, Rubinstein.

La réouverture du théâtre de la Tour-Eiffel aura lieu définitivement après-demain jeudi avec la revue : *A la fraîche, qui veut voir* !

Interprètes : Dominique Bonnaud (des Mathurins); Numa Bils (du Théâtre de Tabarin); Madeleine Guitty (des Capucines); Léon Berton (du Carillon), etc. La comédie sera Mlle Eveline Jeanney.

A. Mercklein.

**PETITES NOUVELLES**

Le programme de l'Eldorado est des mieux compris. M. Marchand a su mêler les tours de chant à des attractions comme les frères de La Torre, et il a su faire choix de deux pièces exquises : *Petit Moullarbourg* et *le Garçon de chez Maxim*.

**Correspondances Étrangères**

**FIGARO EN SUISSE**

Exécution solennelle du « Requiem » de Berlioz à Bâle

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Bâle, 27 mai.

Pour fêter dignement le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation, le *Gesangverein* de Bâle a monté la célèbre *Messe des Morts* de Berlioz, que de redoutables difficultés d'exécution écartent malheureusement de trop de manifestations d'art religieux.

Cette œuvre géante nécessite, en effet, l'emploi d'énormes masses instrumentales et chorales, si l'on veut la faire entendre dans les conditions de grandeur et de force rêvées par le compositeur.

Le *Gesangverein* de Bâle, qui est la plus importante association musicale de Suisse, la montée avec de telles garanties de sincérité, d'exactitude et de respect que, d'avance, son exécution de la *Messe des Morts* était considérée comme une manifestation artistique de premier ordre. Aussi est-on venu de tous côtés, et même de fort loin, de France et d'Allemagne — pour assister à cette audition unique.

Si j'ai été menacé de voir brûler mon œuvre entière, moins une partition — écrivait Hector Berlioz en 1867 (trente ans après la première exécution aux Invalides) — c'est pour la *Messe des Morts* que je demandais grâce. « Il y a, dans cette phrase, comme un beau cri d'amour et d'orgueil paternel. Le *Requiem* était sorti de la pensée bouillonnante de Berlioz en un de ces douloureux enfantements qui rendent éternellement chers, à l'écrivain et à l'artiste, les œuvres ainsi créées dans la souffrance du génie.

Le texte du *Requiem* — Berlioz le raconte dans ses *Mémoires* — fut pour lui une proie sur laquelle il se jeta avec une sorte de fureur. Ce fut un délire d'idées dont surgit pourtant un tout d'une merveilleuse structure architecturale.

Dans l'immense et sonore vaisseau de la cathédrale de Bâle, où près de cinq mille auditeurs avaient pris place, l'introuvable à épanouir des accords d'abord résonnés, ensuite empreints de foi redemptrice. Puis, le *Dies iræ* a produit un effet saisissant dans sa sévérité mystérieuse et solennelle.

L'impression a été plus profonde encore avec le fameux *Tuba mirum*, aux tonalités sépulcrales bientôt dominées par les stupéfiantes sonorités de la résurrection. Cette partie de l'œuvre est d'une puissance inouïe. J'ai vu, à côté de moi, des auditeurs frissonner d'effroi.

Le *Quid sum miser*, humilité et craintif; le *Rex tremendus*, pénétré d'une gravité majestueuse souverainement conclue par un appel à la pitié; puis, surtout, le *Lacrymosa*, aux nobles tristesses, ont beaucoup porté sur la foule. L'*Offertoire*, sublime méditation traversée d'un rayon de paradis; le *Sanctus*, et enfin l'*Agnus Dei* et son *Amen* éthéré ont admirablement complété cette œuvre surhumaine dont l'effet général a dépassé tout ce qu'il est permis d'imaginer.

Les cinq cents exécutants (chœurs et cinq orchestres) du *Gesangverein* ont traduit le *Requiem* de Berlioz avec un sentiment et des moyens d'une superbe unanimité. Ils ont donné une audition absolument remarquable, qui est pour eux un succès, et pour notre grand compositeur un nouveau triomphe — outre-lombe.

Georges Spitzmuller.

**PETITE REVUE DES LIVRES**

EDITIONS DE LUXE. — Voici un beau livre illustré qui complètera les bibliothèques wagnériennes, remplies déjà de commentaires sur les poèmes, la musique, l'interprétation des idées du grand compositeur allemand. Dans celui-ci, qui vient de paraître chez Fischbacher sous le titre : *Les Femmes dans l'œuvre de Richard Wagner*, M. Etienne Desstranges a pris, une à une, les héroïnes du maître : Senta, Erda, Brangäne, Ortrude, Isolde, Fricka, Gutrune, Kundry, Sieglinde, Brünnhilde, etc., etc., dont les noms, un peu étranges jadis pour les français, leur sont devenus si familiers aujourd'hui qu'il a dépeint leurs caractères et défini le rôle qu'elles jouent dans l'œuvre du maître. De jolis dessins de M. A. de Broca accompagnent ce texte intéressant, l'attirant l'attention sur la préface de M. Alfred Bruneau, le compositeur-critique musical qui est un écrivain de race et qui tiendrait une très belle place dans la littérature française, s'il n'avait voulu se consacrer à la musique. Et d'ailleurs, comme on dit, l'un n'empêche pas l'autre !

Voici l'Annuaire illustré que publie périodiquement M. Roger de Beauvoir, et qui est devenu indispensable à ceux qui, aimant leur pays, s'intéressent à ceux qui le servent et le défendent. *L'Armée française* (1899) vient de paraître pour la onzième fois chez Plon ; nous ne pouvons que recommander un pareil livre, non seulement pour le luxe avec lequel il est présenté, mais pour la multiplicité de renseignements utiles qu'il renferme.

ROMANS. — Parmi les romans que j'eusse voulu examiner, et non pas signaler seulement, je mentionnerai *Les Deux Ruffin* de M. Camille Delteil (chez Léon Vauflin).

*La Chair en fete*, le *Cœur en peine*, nouveau roman de M. René Maizeroy, orné d'illustrations obtenues par la photographie d'après nature, parmi lesquelles il en est de

charmantes, surtout celles qui reproduisent des scènes du roman, à Venise (librairie Nilsson).

*Anna par M. Félix Depardieu*, études mondaines vives sur la vie (chez Ollendorff).

*La Tour d'Amour* par M. H. Chaz. Ollendorff.

*Un cœur d'honnête homme* par M. Jean Berlioz — qui n'est autre que M. Maurice Quentin-Bauchart, le conseiller municipal de la Ville de Paris — roman d'action captivante, précédé d'une charmante lettre de l'auteur à son ami Henri Lavedan. Ah ! pourquoi l'affaire — la maudite affaire ! — m'a-t-elle empêché de parler à temps d'œuvres intéressantes comme celle-ci ?

N'oublions pas *Les petites Lettres*, de M. Jules Mazé (chez Charles), récit ému et émouvant d'un amour dado, histoire de deux jeunes filles de province lancées dans la vie de Paris, les dangers du théâtre, et succombant dans la lutte, roman très dramatique, sous sa forme légère.

POÉSIE. — Si les oiseaux se taisaient pendant l'orage, il n'en est pas de même des poètes qui, renfermés chacun dans sa tour d'ivoire, n'ont pas paru se douter du trouble que la femme Affaire avait jeté dans le monde des lettres, aussi bien que dans les autres.

Prends à témoin de cette indifférence les plus de cent volumes de vers dont je n'ai pu parler en temps utile. Ne voulant pourtant pas laisser croire que j'aie pu les oublier, je me contenterai aujourd'hui de mentionner, parmi les plus intéressants :

*La Renouance du Réve*, de M. Gaston de Raismes (chez Lemerre). — *Lyres et Clairons*, le *Coffret de perles noires*, de M. de Pimodan (chez Léon Vauflin). — *Dehors*, de M. Léon Depont (chez Lemerre). — *Bas-Réflexes*, la *Voie douloureuse*, de M. Louis Chollat (chez Lemerre). — *Le Recueil des Souvenirs*, de M. Pierre de Bouchaud (chez Lemerre). — *Les Bijoux de Marguerite*, de M. Sébastien-Lecomte, un luxueux volume qui m'est adressé de Numa et qui a paru à la librairie de la Revue de France, 10, rue de la Harpe, de M. Paul Collin (chez Lemerre). — *Passes et Passants*, de M. Maurice Rollinat (chez Charpentier). — *Cœur du temps*, de M. Léopold Dauphin (chez Léon Vanier). — *Les Aubes et les Soirs*, de M. Louis Didier (chez Edmond Girard). — *Le Sentier fleur*, de M. Paul Labbé (chez Lemerre).

Rien que ces quelques noms des auteurs dont je viens de citer les ouvrages, on peut juger du regret que j'éprouve de n'avoir pas pu leur consacrer l'étude qu'ils méritent.

Ph. G.

**La Vie Sportive**

**LE TURF**

NOTES SUR ENGHEN

Le prix Montgroult, de 10,000 francs, met en ligne quelques concurrents de la Grande Course de Haies. Les meilleurs paraissent être Bigoudis et Protocole. Dans le prix de la Bigorie on peut voir Mac Booser et Rouge Daim ; dans le prix de la Gascogne, Sommeil et Banios ; dans le prix des Landes, Pilule et Garat d'Aché ; dans le prix de l'Armagnac, Cluny II et Danube.

Londres (par dépêche).

Holocauste est bien arrivé, hier soir, à Enson. Il a fait une excellente traversée et est arrivé en bon état. Son arrivée est annoncée par de grandes affiches dans Londres.

MM. de Brémont et Deschamps sont descendus, à huit heures, à Savoy-Hotel, où Sloan les attendait. Il a accepté de monter le cheval.

**COURSES A VINCENNES**

La Société du demi-sang a donné hier son prix du Président de la République pour chevaux au trot monté. Le temps était beau et l'assistance extrêmement nombreuse. Une tribune d'essai de rouge et toute garnie de fleurs avait été préparée pour recevoir M. Loubet. Le Président a assisté aux deux grandes épreuves et s'est fait présenter le propriétaire de Sans Dire Oui, vainqueur du prix de 50,000 francs.

Remarqué dans la tribune présidentielle : M. Krantz, Tillay, Lebrun, etc., et comtesse Tarnier, comtesse Zurlinden, Baillet, Bailloud, MM. de Selves, Combarieu, Laurent, Rottet, Crozier, Ed. Henry, etc.

Le prix La Vigne a donné lieu à un très joli steeple-chase, gagné après une belle lutte par Mirandole, au baron Leonino.

Le prix Doubleton, 2,500 fr., 3,800 m., a été pour Boulay (6/4), à M. G. Hannam (Campbell), battant M. de Trier, à M. H. Wylle (Hands), et Kabyle, à M. L. Bariller (A. Flint).

Tartare, Marion Fischer, et Boulay passaient la rivière devant Kabyle. La Henry Nourse, Héloque, Osteria et Alvarez. A la barrière, après la descente, Héloque tombait. Marion Fischer menait dans le grand parcours devant Boulay, Kabyle, Osteria, La Henry Nourse et Alvarez. Tartare s'est dérobé. Dans la montée Boulay se rapprochait et dépassait Marion Fischer, pour l'emporter de cinq longueurs sur La Henry Nourse. Marion Fischer troisième. La Henry Nourse ayant été dé tancée pour n'avoir pas son poids à l'arrivée, Kabyle a été placé troisième.

Parti mutuel à 40 fr. : 55 fr. 50. Placés : Boulay, 21 fr. ; Marion Fischer, 40 fr. ; Kabyle, 28 fr.

Boulay a été réclamé pour 2,999 fr. 95 par M. R. Sargent.

Le prix La Vigne, 5,000 fr., 2,800 m., a été pour Le Titien (4/4), au comte de Clermont-Tonnerre (Wright), battant Echauffour, à M. J. de Forêt (A. Johnson), et Dalmatie, à M. E. Balsan (Lewrie).

Le Titien, Echauffour, Dalmatie et Bella partaient dans cet ordre. Après la descente Dalmatie se rapprochait, mais faisait des fautes aux obstacles. Dans la montée Echauffour rejoignait Le Titien, mais ce dernier avait l'avantage à l'entrée de la ligne droite et l'emportait d'une longueur et demie. Dalmatie finit troisième.

Parti mutuel à 40 fr. : 55 fr. 50. Placés : Le Titien, 44 fr. ; Echauffour, 42 fr.

Prix de la Compagnie du chemin de fer de l'Est, 5,000 fr., 3,000 m., à 1. Saitan, à M. de Sureau, 5 (Blairg); 2. Sorbet; 3. Qui Va Là; 4. Nattie.

Non placés : Rapp, Pompiet, Thisah, Quinta, Quand Mème, Saint Gabriel, Syrata, Quic-Kline.

Parti mutuel à 40 fr. : 308 fr. Placés : Saitan, 70 fr. ; Sorbet, 50 fr. ; Qui Va Là, 75 fr.

Prix du Président de la République, 50,000 fr., 3,200 m. : 1. Sans Dire Oui, à M. Hémard, 5 (4/4) (Adèle); 2. Sensitiv; 3. Stuart.

Non placés : Sensitiv, Sentinella, Stoppa La Marche, Sallit, Sfax, Sébastien, Seigneur Noir, Saint Frusquin, Serpentele.

Parti mutuel à 40 fr. : 255 fr. Placés : Sans Dire Oui, 49 fr. 50; Sensitiv, 43 fr. ; Stuart, 31 fr.

Prix La Vigne, 10,000 fr., 4,200 m., a été pour Mirandole (5/4), au baron Leonino (Brown), battant Orizaba, au prince Murat (Times), et Serpenteau, à M. Eug. Fischhof (Collier).

Mirandole, Serpenteau et Orizaba partaient devant les autres en peloton. Fanum, dernier, ne suivait plus dans le grand parcours où Mirandole et Serpenteau menaient toujours devant Jongleur, Detonator, Rades, Orizaba, Colombo, Strada, Times et Fanum. Dans la montée Orizaba et Strada se rapprochaient. Times, Detonator, Rades, Colombo et Courant d'Air étaient battus. Strada culbutait à double obstacle. Mirandole se détachait à l'entrée de la ligne droite pour l'emporter d'une longueur sur Orizaba. Serpenteau, troisième à deux longueurs et demie.

Parti mutuel à 40 fr. : 65 fr. Placés : Mirandole, 22 fr. ; Orizaba, 27 fr. 50; Serpenteau, 46 fr.

Le prix Neumarkat, 4,000 fr., 3,100 m., a été pour Magyar (2/4), à M. F. Baranger

(Collier), battant Le Perruchot, au comte de Songeons (Horn), et Sombun, à M. Dervillé (A. Johnson).

Sombun a mené devant les autres en peloton. Magyar ne suivait plus dans la plaine. En face Magyar, Le Perruchot et Blunt se rapprochaient de Sombun. Magyar dépassait Sombun avant la ligne droite pour l'emporter de cinq longueurs sur Le Perruchot. Sombun troisième à une courte tête.

Parti mutuel à 40 fr. : 26 fr. 50. Placés : Magyar, 18 fr. ; Le Perruchot, 20 fr. 50.

Robert Milton.

**AUTOMOBILISME**

Après le sport, la science. Au moment où les concours de Paris-Bordeaux renaissent à Paris, entraînant derrière eux les Huret, Fisher, Garin et Rivière, l'Automobile-Club de France commencent ses concours d'automobilistes.

Hier matin, en effet, dans une des caves de l'A.-C.-F., éclairée à la lumière électrique naturelle, M. Hospitalier, chargé de la surveillance technique du concours, procédait à l'installation des différentes batteries qui, pendant de longs mois, vont être soumises à diverses expériences indiquées par le règlement.

Dans cette cave, beaucoup de fils, de commutateurs, de compteurs dont la description est le lot de l'ingénieur et n'a pas sa place ici. Toutefois, nous ne saurions passer sous silence le dispositif conçu par le comte de Chasseloup-Laubat pour soumettre les batteries à l'épreuve de la trépidation.

Imaginez la table d'un billard posée sur le châssis d'un camion, les roues de ce camion roulant sur d'autres roues canelées et mises en mouvement par une dynamo. Les accumulateurs, posés sur ce billard au tapis et aux bandes de plomb, vont être secoués là-dessus pendant des milliers de kilomètres.

Nous ne pourrions jamais l'être sur l'importance qu'épouvanteable ! Nous ne le saurons que dans longtemps, car la durée d'un accumulateur étant une de ses principales qualités, c'est, comme je le dis plus haut, pendant de longs mois que les expériences vont se continuer.

Paul Moyan.

**PETITES NOUVELLES**

Automobilisme. — Pour le défilé automobile fleur des théâtres de Paris, les artistes intéressés sont priés de bien vouloir aller demain, entre 5 et 6 heures, à l'Opéra de Paris, afin de choisir leur voiture. Celles de ces dames qui pourraient se procurer directement sont une voiture, soit un triporteur remorquant une voiturette, voudront bien en avertir notre confrère, Napoléon, qui a la bataille de fleurs automobile qui terminera la fête sera ouverte à tout le monde, et qu'il ne sera pas délivré de carte de faveur, la réunion ayant lieu au bénéfice de la caisse de secours de l'Association des artistes dramatiques.

La Société des automobiles Mors achève actuellement ses voitures de 16 chevaux que les voyageurs attendent avec impatience. On les verra dans la course du tour de France.

Vélocipédie. — Un clon chassé l'autre ! après l'inoubliable arrivée de Bordeaux-Paris, la direction du Véloclub nous annonce une course de 24 heures dont le départ sera donné samedi soir à 5 heures.

Les engagements sont déjà clos et constituent un véritable régal sportif. En voici la liste : 1. Chevalier; 2. Gam; 3. Muller; 4. Luyet; 5. Watelier; 6. Berlin; 7. Bouzard; 8. Miller (Américain); 9. Duval; 10. Monchou; 11. Delvigne; 12. Calmettes; 13. Capelle; 14. Pote; 15. Fisher; 16. Lesieur; 17. Raynal; 18. Nicopolon; 19. Piron; 20. Rameil; 21. Nicodemi; 22. Frédéric; 23. Nave; 24. Marthe; 25. Rigollot; 26. Beau-gendre; 27. Favre; 28. Fichtner; 29. Chevalier; 30. Berling; 31. Marc Humbert; 32. Kainoff; 33. Chatain.

L'intermédiaire vélocipédique, 17, rue Montigny, est la seule maison vendant avec un crédit de douze mois et sans majoration les cycles, motocycles et appareils photographiques de toutes marques. L'acheteur va choisir et prendre livraison au magasin de vente de la marque qu'il préfère.

Bate. — Le professeur Castères donnera demain un assaut, à sa salle, au bénéfice de ses élèves Antoine et Chabrier.

Cet assaut, qui clôturera probablement la saison, promet d'être très brillant.

En effet, les professeurs les plus réputés ont promis leur concours. Citons : MM. Castères, Alphonse, Chabrier, professeur à l'École de droit à Saint-Petersbourg; Petit Dandieu, Chabrier.

Les places étant très limitées, les sportsmen devront se presser pour en obtenir; on peut se procurer des cartes à l'Académie de boxe Castères, 3, rue Nouvelle.

P. M.

**SWAILING ADHERENTS**, nouveaux dentiers invisibles, laissant le palais entièrement libre. La plus belle invention de l'art dentaire. Succès consacré. Nouveaux courants. H. A. D. E. L. 4, rue de Valenciennes.

**ROYAL HOUBIGANT** NOUVEAU PARFUM

**GOGA DES INCAS**

Apéritif Tonique Reconstituant

SUPÉRIEUR A TOUS LES QUINQUINAS

26, Rue de Pontalba, PARIS.

**FICHET COFFRES-FORTS**

43, Rue Richelieu, PARIS

**BYRRH**



APRÈS DÉCÈS

**CHIFFRES DÉGAGÉS**  
**DE L'INDUSTRIE À PARIS, ancienne prospère, facile**  
 Rapport net 100,000, à céder p. 90,000. Facilités.  
 S'adr. à M<sup>me</sup> BENCE, 16, r. Grange-Batelière, de 2 à 5 h.

**DÉCÈS DU MARI**  
**INDUSTRIE s<sup>c</sup> conn. sup.**, tenue 22 ans, bnfé. 24,000  
 garantis. P. 30,000, matériel 70,000. Vendresse  
 restera 2 a. et demandeur sup. bnfé au-dessus  
 de 30,000 pour elle. — BRILLAN, 37, St-Benoît —

**À CÉDER, de suite, PETITE MANUFACTURE**  
 DE PARIS, *Av. Opéra*. — Ecr. H. R. 83, F. L.

**CAPITAUX**  
 Offres et Demandes  
**SOCIÉTÉ FRANÇAISE** dem. M<sup>ou</sup> je homme bien p.

**ON DEMANDE** Commandite de 50,000 fr. pour un homme actif disposant de 30,000 fr., comme associé pour affaire concernant l'automobilisme et la radiographie. Très bel avenir. H. L. 53, boulevard de la Woluwe, 15, rue Bruxelles, Paris 16.

**Mariages**

**MARIA GRIEUX**, 26 rue, Paris, province et étranger. M<sup>me</sup> GRIEUX, 26 rue Maubourg (32<sup>e</sup> année).

**MARIA GRIEUX**, 26 rue Maubourg, 36, Rochechouart.

**INGÉNIEUR** étranger, 40 ans, gentil, noble, 12,000 fr., désire épouser personne riche. Lui répondre par la « Correspondance personnelle du *Figaro*, sous « Ingénieur », 40, Oméga.

**Divers**

**VOULEZ-VOUS JOUER AUX COURSES FRANÇAISES?** Quel que soit l'endroit où vous résidez, vous pouvez vous procurer les programmes officiels de toutes les courses de chevaux. Réglez les bénéfices tous les JOURS. Renseignements circulaires gratuits: Banque Sportive Internationale, 10, rue de Valenciennes, Paris. Téléphone 10-10.

**VOULEZ-VOUS VOYAGER EN VOITURE?** Les voitures de la *Wentworth* sont les plus confortables et les plus rapides. Elles sont toutes équipées avec les dernières nouveautés. Elles sont toutes peintes en couleurs vives et brillantes. Elles sont toutes équipées avec les dernières nouveautés. Elles sont toutes peintes en couleurs vives et brillantes. Elles sont toutes équipées avec les dernières nouveautés. Elles sont toutes peintes en couleurs vives et brillantes.

**OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS**

**AVIS**

*Dans le numéro du  
MERCREDI, les Annonces de  
cette rubrique sont au Tarif  
réduit de 3 francs la ligne.*

**Gens de Maison**

**M**AITRES recommandent tout particulièrement  
comme bonne d'enfant, nourrice sèche, 38 ans  
pour Paris ou la campagne.

Ecrire S. U. R. Figaro.



## Différences du Corps

Déviations de la taille, de la tête, du cou et de la colonne vertébrale, gibbosité dorsale, lordose lombaire, abaissement des épaules, dos rond et voûté, déviation des genoux, des chevilles et des tibias, corvazig, hémiplegie, mal de Pott, paralysie infantile, ankylose, bras et des jambes, pied plat, pieds plats et toutes les maladies de la moelle et des nerfs, toutes les affections du système nerveux, par les appareils nouveaux et perfectionnés de M. CLAVIERE, ingénieur-orthopédiste breveté.

234, Poubourg St-Martin, à Paris, qui envoient son Catalogue gratis et avec description à toutes les personnes qui le demandent.

Nous recommandons particulièrement les **ORSECT**, **REDRESSEURS** contre les déviations de la taille, le **CONSISTANT UNIFORME** pour Jeunes Filles, les **Bras et les soutiens** les **Bras et Jambes artificiels**, **Béquilles**, **Cannes**, **Gouttières**, etc.

**Guérisson certaine**  
del' **OBESITÉ**  
AVEC LA  
**BEAUTYLINÉ**

\* Médaille  
**BLANCHE D'OR**,  
4, Rue de la Paix, — PARIS.

**Mines d'Or du Transvaal**  
**RENSEIGNEMENTS & NÉGOCIATION**

Lire la **REVUE SUD-AFRICAIN**, seul journal français entièrement consacré aux valeurs sud-africaines. — Abi : 40 fr. par an. — Service gratuit un mois sur demande. — Dir. : M. Henry Dupont, qui fait sa spécialité de l'étude et de la négociation de ces valeurs, à Paris et à Londres, depuis 1887. — BUREAU : 48, Rue du Quatre-Septembre, PARIS.

Le Gérant responsable : A. BOREL.

Paris. — D. CASSIGNOL, Imprimeur, 23, rue Drouot (Imprimerie du *Figaro*). — ENCRE LOMLÉUX.

Imprimé sur des nouvelles machines rotatives à six pages de MARINONI.

[illegible]